

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VIII.

No. 51.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 20 DECEMBRE 1877

Avis aux Abonnés

L'OPINION PUBLIQUE est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix de l'abonnement est de TROIS PIASTRES par année, payable STRICTEMENT D'AVANCE.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires, doivent être adressées à G. B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de L'Opinion Publique, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autrement, doit accompagner la demande.

Nos abonnés de Montréal sont priés de nous faire connaître, personnellement ou par carte-poste, toute irrégularité dans le service du journal.

SOMMAIRE

Echos.—Une lettre du Nord-Ouest, par Edmond Fréchette.—Impressions littéraires, par Saint-Julien.—La situation en France, par B. Jouvin.—La mort instantanée.—Poésie : Le général Grant, par Albert Delpit.—Les prisons de Paris sous la Commune (suite).—Gazette des Tribunaux : Le fratriolde Frévet.—Poésie : A mon ami T. F., par W. Chapman.—Une fille laide (suite).—Michel Bibaud (suite).—Vivre pour manger.—Recettes utiles.—Faits divers.—Le jeu de dames.—Les échecs.—Prix du marché de Montréal.

GRAVURES : La maison et ses trésors ; Montréal en 1725 : Le petit chaperon rouge.

ECHOS

La chute de Plevna a suivi de près celle de Kars. Après une résistance héroïque, la fameuse place forte du Danube est de nouveau tombée au pouvoir des Russes. Cette fois, cela a tout l'air d'un désastre, plus moral encore que matériel, mais très-sérieux. Voilà les Russes maîtres encore une fois de la Bulgarie. Le principal espoir des Turcs est dans la neige, qui défend presque toute la Roumélie de l'invasion. Les Russes, qui ont pu franchir les Balkans il y a trois mois, ne pourraient renouveler cette prouesse qu'avec des difficultés énormes à cette saison.

La neige, qui a arrêté les armées de Napoléon envahissant la Moscovie, en 1812, pourrait bien paralyser maintenant le mouvement d'invasion des Moscovites désireux de se ruer sur Constantinople. Plevna n'est que la clef de la Bulgarie. Il reste le quadrilatère et les Balkans, c'est-à-dire une ligne difficile à briser en tout temps, par la nature même du pays, et dont les difficultés sont doublées présentement par la mauvaise saison. Les Turcs, qui devaient prévoir depuis longtemps cette seconde chute de Plevna, ont dû vraisemblablement calculer sur ces empêchements naturels. Espérant de garder Plevna, ils voulaient maintenir leurs positions jusqu'à ce que la neige et la glace vinsent faire à Constantinople un rempart plus infranchissable que Plevna. C'est peut-être trois mois de gagnés. La diplomatie va succéder au canon et à la mitraille. On va voir ce qu'elle pourra faire.

Un journal résume la situation comme suit :

La chute de Plevna met virtuellement l'empire ottoman à la merci de la Russie. Cent cin-

quante mille hommes disponibles, cinquante mille Turcs hors de combat ou prisonniers, un immense matériel de guerre tombé entre les mains des vainqueurs, les deux armées turques restant en Bulgarie paralysées, la route ouverte à l'invasion jusqu'aux Balkans, enfin, rétablissement du prestige des armées russes, tel est le bilan des avantages immédiats procurés au czar par la prise de Plevna et la capture de l'armée d'Osman Pacha.

Il reste maintenant aux armées de Soliman Pacha et de Mehemet-Ali ou à se réfugier sous les murs des forteresses du quadrilatère, ou à essayer de franchir les Balkans pour se jeter en Roumélie et couvrir Constantinople. Mais il serait inutile de se faire illusion ; rien n'arrêtera plus les Russes, à moins que les passes des Balkans ne soient rendues absolument impraticables par les neiges. Ils atteindront Philippopolis et Andrinople, s'ils le veulent, sans qu'aucune force humaine puisse les en empêcher ; ils peuvent être sous les murs de Constantinople avant un mois s'ils ne sont pas disposés à s'arrêter, s'ils ne sont pas retenus par autre chose que des difficultés de guerre, c'est-à-dire s'ils ne prêtent pas l'oreille à des propositions de paix, qu'elles viennent des puissances étrangères ou de la Porte.

Il est évident que le moment critique pour l'Europe est arrivé. Si les conditions de paix récemment attribuées à la Russie sont vraies, le conflit diplomatique va commencer, et il peut être, plus long, plus meurtrier, plus funeste dans ses conséquences que le conflit entre les deux puissances belligérantes.

Voici les dernières dépêches au sujet de la guerre :

Constantinople, 15.—Le sultan a déclaré hier, dans le discours qu'il a prononcé à l'ouverture des Chambres, que la Russie ayant commencé la guerre, la Turquie était forcée de se défendre contre l'agression. Le sultan a fait l'éloge du patriotisme de ses sujets, et de ceux même n'appartenant pas à la religion musulmane. Il dit que la seule sauvegarde de l'empire était l'obéissance à la constitution. Le désir le plus cher du sultan est de voir toutes les classes de la société jouir de l'égalité et participer aux avantages des idées modernes. La guerre a retardé la réforme, mais le sultan espère qu'elle s'accomplira. Il rappelle au parlement que la constitution lui accordait entière liberté de discussion.

Londres, 16.—Le correspondant du Scotsman à Londres écrit en date de jeudi : "Demain, lord Derby annoncera la nouvelle importante que la Russie et la Turquie sont anxieuses de conclure la paix."

Le maréchal MacMahon est en train de se soumettre. Il a pris un ministère gauchiste. M. Dufaure est à la tête de la combinaison. Il est difficile de définir avec précision la nuance du nouveau cabinet. L'excitation a été très-grande en France pendant la dernière semaine. Les troupes et la gendarmerie ont été tenues sous les armes, et les boutiques et ateliers des armuriers ont été fermés. On croit que MacMahon a renoncé à proposer une nouvelle dissolution. Il n'est pas sûr de la majorité du Sénat. Après les orléanistes, les bonapartistes menacent de lui faire défaut. Le télégraphe ne nous a pas encore appris si le cabinet Dufaure était plus viable que ses prédécesseurs. On sait cependant qu'il est agréable aux Gauches. M. Grévy et M. Gambetta l'accueillent, ce dernier, vraisemblablement, parce qu'il n'y voit qu'un paravent. Voici la composition du nouveau cabinet, qui est gauchiste tout en étant assez incolore :

Dufaure, président du conseil et ministre de la justice ; De Marcère, ministre de l'intérieur ; Waddington, ministre des affaires étrangères ; Bardoux, ministre de l'instruction publique ; le général Borel, ministre de la guerre ; l'amiral Pothuan, ministre de la marine ; Léon Saye, ministre des finances ; Teissetenc de Bort, ministre du commerce ; de Freycinet, ministre des travaux publics.

Une dépêche de Paris, en date du 15 du courant, contient ce qui suit :

Paris, 15.—Le message du président MacMahon, qui a été lu vendredi aux deux chambres, dit que les élections d'octobre montrent que le pays a une certaine confiance dans les institutions républicaines. Le message se termine en ces termes : "Afin d'obéir aux règles parlementaires, j'ai choisi un cabinet dans les deux Chambres, formé d'hommes résolus à défendre la constitution. Les intérêts du pays demandent que la crise touche à sa fin et ne se renouvelle pas. La prérogative de dissolution n'est ni plus ni moins que le jugement d'un tribunal devant lequel il n'y a pas d'appel, et elle ne peut exister comme système de gouvernement. Je crois posséder ce droit, mais je me conformerai à la volonté du pays."

Cristis, l'agent de la Serbie, a signifié à la Porte la déclaration de guerre et est immédiatement parti pour Belgrade. La guerre a été annoncée le 15 par des salves d'artillerie. Le prince Milan a dû partir samedi dernier pour Alexinatz. Il a lancé un décret proclamant l'état de siège et a annoncé que les fonctionnaires publics qui se déclareraient hostiles à la guerre seraient immédiatement démis. Les petites principautés danubiennes n'attendaient que la défaite des Turcs pour *vivier de bord*. On propose, comme condition de paix, l'indépendance absolue de la Roumanie, qui passerait ainsi du protectorat turc au protectorat russe ; de sorte qu'il ne resterait plus rien à la Porte au nord du Danube. La Turquie est abattue, la Russie triomphe. La situation est très-critique.

A Ottawa, on parle déjà beaucoup de la nomination probable du marquis de Lorne comme gouverneur-général du Canada. Lord Dufferin partira dans dix mois.

Jusqu'ici, le gouverneur-général avait pu jalouser les lieutenants-gouverneurs qui se font appeler *Excellences* tout comme lui. Dorénavant, il n'y aura plus de malentendu : *Leurs Altesses*, le marquis et la marquise de Lorne, ne pourront jalouser les lieutenants-gouverneurs, qui garderont leur titre d'*Excellences*.

UNE LETTRE DU NORD-OUEST

Un ami a bien voulu nous adresser une lettre de M. Edmond Fréchette, officier de la police à cheval du Nord-Ouest. Nos lecteurs nous sauront gré de la publier ; ils y trouveront des choses intéressantes et bien dites.

Fort Walsh, Ter. N.-O., 20 oct. 1877.

Mon cher Faucher,

Je t'ai promis de t'écrire et c'est avec plaisir que je tiens ma promesse ; seulement, quand je te la fis en même temps que mes adieux à toi et à tous les bons vieux amis de Québec, j'étais bien loin de penser que j'aurais tant de choses à te dire à mon arrivée à Fort Walsh. Mon voyage a duré deux mois moins quatre jours. Je n'ai pas toujours marché, il est vrai, mais enfin j'étais en route.

Parti de Québec le 14 août, je passai la journée du lendemain à Montréal et pris le train du soir pour Ottawa. Là, je fis tous mes préparatifs pour partir en compagnie des honorables MM. Pelletier et Mills, et M. Burgess, leur secrétaire privé. Ces messieurs avaient été assez bons de m'inviter à voyager avec eux.

Nous quittâmes Ottawa le 26 août, un vendredi. A propos de ce jour, M. Pelletier disait souvent, en badinant, après notre départ : "Nous sommes partis un vendredi, quelqu'un d'entre nous n'aura pas de chance." Et chacun de souhaiter que ça ne fût pas soi-même. Je ne m'imaginai pas alors que ce serait moi dont le voyage allait être un tant soit peu accidenté.

Je laissai messieurs les ministres à Moorhead. Ils se rendaient à Winnipeg, et moi je continuai jusqu'à Bismark par le *Northern Pacific*. Je n'ai pas eu de nouvelles de ces messieurs depuis,

mais j'espère que leur voyage a été heureux et que j'ai été le seul à souffrir de notre départ un vendredi.

Je passai trois jours à Bismark. Je m'y amusai beaucoup. Je visitai le Fort Lincoln, à quatre milles de là, où je fus parfaitement reçu par les officiers de la garnison. Je logeai au grand hôtel *Sheridan*. Il y eut bal, concert et exhibition de ma lanterne magique, joli cadeau que m'avait fait mon frère Achille à mon départ, et avec lequel je me proposais, une fois rendu chez moi, de bien intéresser nos sauvages.

Le 2 septembre, dimanche, je pris passage à bord du *Fontenelle* pour Cow-Island. Trois jours après, le chapitre des accidents commençait.

Comme nous remontions lentement le fleuve, un des passagers, qui avait une fort jolie carabine, se mit à tirer sur divers objets sur le rivage. Aussitôt chacun voulut montrer son adresse et tout le monde fut bientôt sur le pont, qui armé de carabines, qui de revolvers, et une assez vive fusillade commença. Je m'y joignis moi-même comme de raison. Tout à coup on entendit un juron qui couvrit tout autre bruit. La carabine d'un d'entre nous était partie accidentellement alors qu'il la tenait pointée vers le pont. La balle avait percé le gaillard et enlevé le coude d'un homme qui travaillait en bas. Ce pauvre diable fut bientôt entouré de tous les soins possibles et on lui fit un pansement quelconque.

J'ai rarement vu un homme aussi fort. Il perdait beaucoup de sang, ce qui ne l'empêchait pas de se promener en causant et de demander du whisky de temps en temps. Il ne paraissait pas trop affecté de l'accident, seulement il disait souvent : *Stupid ass ! Stupid ass !* et il est à supposer qu'il parlait de celui qu'il avait blessé. Celui-ci avait l'air de souffrir beaucoup plus que l'autre, surtout lorsqu'il donna \$200 au pauvre malheureux.

A Buford, le Dr. Brown, chirurgien dans l'armée américaine, embarqua avec une escorte de six hommes et neuf chevaux.

Le lendemain, dans la nuit, un homme tombe à fond de cale et se casse la clavicule. Celui-là eut l'avantage d'être raccommodé scientifiquement par le Dr. Brown. Deux jours après, un autre individu se démet un pied. Il fallait entendre celui-là crier pendant que le docteur réduisait la luxation.

Un peu plus loin, la passerelle frappe le genou d'un de nos hommes de l'équipage et le lui contusionne fortement. Autre appel au docteur.

Plus loin encore, un morceau de bois tombe du deuxième pont sur la tête d'un nègre. Tout le monde s'attendait à voir le morceau de bois fendu, mais non ; ce nègre-là n'avait pas la tête forte et le bois lui fit une entaille de quatre pouces.

Le cuisinier ne voulut pas rester en arrière et se trancha une large grillade dans la main au lieu de la trancher dans le quartier de bœuf qu'il avait devant lui, ce qui lui procura une exemption de service sans solde pour le reste du voyage.

A Bismark, on m'avait assuré qu'à Cow-Island il y aurait d'amples moyens de transport pour moi et les autres passagers ; mais, arrivé là, je ne trouvai qu'un seul wagon disponible. Il y avait quatre dames parmi nous, et, naturellement, nous leur laissâmes cette voiture. Le Dr. Brown me tira d'embarras en me donnant un de ses chevaux. Je fus obligé d'expédier mes valises par un train de bœufs.

Nous partîmes de Cow-Island le 22, à trois heures p.m. Le temps était magnifique et nous allâmes camper à quatre milles. Le surlendemain, nous sortions du Canon, et, comme nous laissons le haut de la côte (m'a dit depuis un des éclaireurs du major Ilges), les Nez-Percés, qui avaient déjà brûlé Cow-Island, tué un homme et blessé deux autres, le 22, rejoignaient les trains de bœufs, brûlaient ou pillaient tout sur leur passage et tuaient deux hommes.

Le major Ilges, commandant le Fort Benton, avec un parti de quelques soldats et de citoyens volontaires, traversa le Missouri et les prit en queue, en tua plusieurs et ne perdit qu'un homme. Il y a eu un sauvage de tué avec une de mes chemises sur le dos. Il l'avait mise sens devant derrière, et sur la nuque on lisait en creux indélébile : "Edmond Fréchette."

Pendant tout cela, nous voyagions en toute paix et confiance. Nous ne montions pas même de garde, tant nous étions ignorants du danger. Nous rencontrâmes un parti de neuf guerriers que nous supposâmes être hostiles, car ils nous évitèrent.

Chose curieuse, le 23, à peu près au moment où les sauvages attaquaient Cow-Island, je trouvai un fer à cheval sur la route.

« Voyez-vous cela ? dis-je au docteur, c'est de la chance pour nous.

— Bah ! répondit-il, *all this is humbug !* »

Le lendemain (les sauvages devaient être alors en train de danser autour de notre bagage en feu), je trouvai un autre fer à cheval.

« Décidément, dis-je encore au docteur, voici de la chance.

— Allons donc, fit le sceptique, vous êtes pire qu'un matelot, et vous devenez fantastique avec vos superstitions.

— Comme vous voudrez, lui dis-je, mais je suis sûr que nous avons de la chance tout de même.

Rendus à Benton, on nous apprit la nouvelle de ce qui s'était passé derrière nous. Il y a deux chemins de Benton à Cow-Island, l'un au nord et l'autre au sud du Missouri ; celui-ci est beaucoup plus court que l'autre, et les communications avaient eu lieu par cette dernière voie.

« Eh ! bien, docteur, dis-je, et mes fers à cheval ?

— Je commence à me convertir à votre idée, dit-il ; les fers trouvés sont de bon augure. »

Le lendemain, on m'annonça que tout mon bagage et celui du docteur étaient brûlés. « Ah ! dis-je en moi-même, si j'avais seulement trouvé une couple d'autres fers à cheval, je n'aurais rien perdu. »

La petite ville de Benton était dans un état d'excitation incroyable. On s'armait à qui mieux mieux. Personne ne voulait sortir. On me demanda jusqu'à \$200 pour me conduire à Fort Walsh. Je me décidai alors à attendre la Commission américaine qui devait aller voir Sitting Bull (le Boeuf assis) et lui faire des propositions de paix. Cette Commission, composée des généraux Terry et Lawrence, avec leur suite, était attendue de jour en jour. Enfin, elle arriva, et je fus présenté au général Terry, qui me reçut avec beaucoup de courtoisie, et m'offrit tous les moyens de transport à sa disposition.

Pendant ce temps, le général Miles cernait les Nez-Perces dans la montagne *Bear's Paw*, et, après un combat de deux jours, les faisait prisonniers, à l'exception d'une centaine qui se réfugièrent sur notre territoire.

Le 7, dimanche, Joseph Morin dit Caillou, mon ancien guide, arrivait à Benton avec notre courrier. Oh ! alors, je n'étais plus en peine. J'achetai un cheval avec lequel je montai avec un ancien sergent de notre force, et M. Conrad, de la maison J. G. Baker & Cie., me prêta un magnifique mustang, avec lequel je pouvais déferler les meilleurs coureurs, et je partis le lendemain. Je mis trois jours à me rendre ici. Par mesure de prudence, Caillou me fit voyager la nuit et par des chemins connus de lui seul.

Mes camarades avaient été très-inquiets de moi, et ils savaient déjà tout ce qui m'était arrivé.

Je me prépare maintenant à aller prendre le commandement du poste de la montagne des Bois, à 210 milles à l'est de Fort Walsh. J'y serai le seul officier, et je vais m'ennuyer passablement. Oh ! mes livres, mes livres, je vais bien vous regretter. Les tiens que tu m'avais donnés ne sont pas tous brûlés, un soldat américain m'en a rapporté deux. Le major Ilges m'a aussi remis quelques portraits qu'il a ramassés lui-même sur le champ de bataille.

Il faudra que toi et les amis m'envoient des livres de temps en temps ainsi que des journaux. Mon adresse reste toujours la même : *vis à Fort Benton, Montana, U. S.*

Ma santé est excellente à présent. Nous avons eu une forte tempête de neige le 1er et le 2 octobre. Un homme est mort gelé à 160 milles à l'est de notre poste. J'étais dehors le premier jour et, comme j'étais vêtu très-légerement, j'ai eu une extinction de voix complète. Je suis bien maintenant.

J'oubliais de te parler de l'entrevue du général Terry avec Sitting Bull.

La Commission arriva à Fort Walsh le 16. Une escorte de 51 hommes, lanciers et autres de notre corps, l'accompagnait depuis la frontière. Elle avait en outre une compagnie d'infanterie américaine qui la suivait en wagon. Sitting Bull était déjà chez nous avec une suite d'une vingtaine de chefs et autres personnages importants. Sitting Bull est un homme d'à peu près quarante-cinq ans. Il est gros, large d'épaules. Il peut mesurer cinq pieds et neuf pouces. Il a une grosse tête, une figure carrée, osseuse et les pommettes saillantes. Nez aquilin et lèvres bien arquées. Il boite un peu du pied gauche. Il a reçu, dit-on, une blessure sous le pied autrefois, ce qui le fait marcher un peu sur le côté extérieur.

L'entrevue eut lieu le 17, dans les quartiers du major Walsh.

Quand Sitting Bull fut en présence de la Commission, il voulut faire asseoir les généraux par terre comme lui-même. Ceux-ci s'y refusèrent. Alors il exigea que la table qu'on avait mise devant les commissaires fût enlevée, disant qu'il ne doit rien y avoir entre des gens qui veulent se parler franchement. On changea la table de place, et le secrétaire de la Commission, le colonel Corbin, lut la proposition de paix, les conditions, etc.

Les Sioux ne délibérèrent pas longtemps. Sitting Bull se leva presque aussitôt et répondit qu'il n'acceptait pas, parce que les Américains l'avaient toujours trompé et maltraité. Il n'avait pas besoin d'en entendre plus long. Il ne savait pas pourquoi la Commission, avait fait tant de chemin pour si peu. Il ne voulait plus des mensonges des Américains, et finit par leur dire de s'en retourner *and take it easy*.

Les autres chefs firent chacun un petit discours qui ne furent qu'une répétition de Sitting Bull à quelques variantes près.

Une femme, qui avait accompagné les sauvages, parla aussi. Les Sioux, en invitant cette

squaw à adresser la parole, faisaient une grosse insulte à la Commission ; car, chez eux, une femme ne parle jamais dans le Conseil.

Le tout dura une heure et quart.

Le lendemain, la Commission reprenait le chemin des Etats-Unis, bien désappointée du peu de succès de sa démarche.

Ainsi, nous avons ce Sitting Bull et tous ses amis sur les bras, et Dieu sait ce qui en retournera.

Allons, je termine, j'ai beaucoup d'autres lettres à écrire. Saluts à tous les amis.

Tout à toi,

EDMOND FRÉCHETTE.

M. N. FAUCHER DE SAINT-MAURICE,
Québec.

IMPRESSIONS LITTÉRAIRES

Poèmes évangéliques, par V. de Leprade.

Livre chrétien par excellence. Touchante émanation d'un esprit franchement catholique. Les ouvrages de ce genre se font rares dans ce siècle tourmenté par le doute, et, lorsqu'on entend des voix courageuses s'élever au milieu des clameurs et des agitations de la multitude, on salue avec reconnaissance ces lyres harmonieuses qui vibrent encore sous la double inspiration de l'amour et de la foi. Car De Leprade, parce qu'il est très-chrétien, est bon fils et bon père. Avec les nobles traditions du christianisme, il a conservé les touchantes traditions de la famille. Ce livre, il le commence par une dédicace à sa mère :

Il est à vous ce livre issu de la prière.....
dit-il.

De suite, on se sent en pays chrétien. Presque toutes les strophes de cette dédicace sont touchantes, car l'amour filial et la foi les inspirent.

Oui, lorsqu'au fond du mal tombe une âme asservie,
Sans retour vers l'honneur quand un homme se perd,
Cherchons à son foyer méprisable ou désert.....
Une mère chrétienne a manqué dans sa vie.

Cruelle vérité qui se retrouve dans l'histoire de beaucoup d'hommes puissants de ce siècle.

Son invocation est magnifique. Qu'il y a loin de ces beaux vers aux banalités que les anciens adressaient à leurs dieux ! Ici, chez Laprade, tout est vie, chaleur, amour ; tout annonce une communication touchante entre le chrétien et l'esprit créateur. Chez les anciens, au contraire, voyez comme tout est froid. On s'adresse à des divinités dont on ignore l'existence. Nulle sympathie, nul élan vers ces dieux factices.

Tous ses poèmes évangéliques sont bien écrits, entre autres le *Précurseur*, la *Tentation*, le *Calvaire*.

Il est difficile de dire exactement de quelle école moderne est Laprade. Il n'est certainement pas de l'école romantique née avec le siècle. Il est de cette grande école catholique née avec notre religion, et s'inspirant de notre foi. Il tient, cependant, un peu de Lamartine, sans avoir les qualités brillantes du chantre des *Harmonies*. Ce n'est pas ce souffle souverain, cette inspiration spontanée, cette improvisation brillante qui distingue ce grand poète. Il est plus chrétien ; il sait harmoniser la poésie et la foi, non pas à la manière vague et vaporeuse de Lamartine, mais en accoutumant sa lyre à chanter les épisodes de la vie de Jésus. Lamartine a de vagues professions de foi ; il est enfant du siècle et en ressent toutes les secousses. Laprade, plus chrétien, est inébranlable dans ses convictions, et méprise les subterfuges.

Bref, Laprade éblouit beaucoup moins l'esprit, mais il nourrit plus le cœur. La poésie vague de Lamartine laisse une impression indéfinie. Celle de Laprade nous laisse des sujets à méditer, et il peut—influence salutaire—sinon former le poète, du moins former un chrétien.

SAINT-JULIEN.

LA SITUATION EN FRANCE

Un grand journal parisien, le *Figaro*, publie une lettre de M. B. Jouvin, dont nous extrayons ce passage remarquable :

Chercher une issue quelconque à une situation aussi tendue de la politique militante, cela revenait à quelque chose d'aussi absurde que de vouloir se frayer un chemin devant l'épaisseur

d'une muraille. Si la solution d'un problème qui devait être résolu à bref délai n'était pas dans la main des hommes, à qui la demander en ce cas ?

Ce que d'autres nomment le Hasard dans notre pauvre monde—mettez, mon cher ami, que ce soit faiblesse d'entendement—moi je l'appelle la Providence.

Vous souvient-il de m'avoir fait cadeau d'un très-beau livre édité par les frères Glady avec le goût, le luxe et la passion des chefs-d'œuvre ? Par une inspiration soudaine, inexplicable, mais irrésistible, j'imaginai de chercher, les yeux fermés et l'âme confiante, le mot de la situation, en demandant mon chemin à ce livre que ma main voulait ouvrir au hasard.

Et voici ce que je lus, ce que chacun de nous peut lire comme moi au chapitre de l'*Imitation de Jésus-Christ*. J'y respecte le beau français archaïque de Michel de Marillac :

« Mon fils, ne soyez pas curieux, n'ayez point de vaines sollicitudes. Que vous importe ceci ou cela ? Suivez-moi. Car qu'avez-vous affaire si celui-ci est de telle ou telle sorte ? Si celui-là fait ou dit ceci ou cela ? Vous n'avez pas à répondre pour les autres, mais vous rendrez compte pour vous. Pourquoi donc vous embarrassez-vous ? Je connoys tous les hommes. Je voy tout ce qui se fait sous le soleil. Je sçay de quelle façon chacun se comporte, ce qu'il pense, ce qu'il désire, et à quelle fin vise son intention. Il faut donc vous remettre sur moy de toutes choses. Et, quant à vous, conservez-vous en bonne paix, et laissez le brouillon brouiller tant qu'il voudra. Tout ce qu'il dira ou fera retombera sur luy, car il ne me sçaurait tromper. »

Ne me prétez point, mon cher ami, l'irrévérence—plus naïve encore que grossière—de vouloir faire jouer à la Providence le rôle d'une somnambule que l'on consulte au cachet. Les beaux génies de l'Antiquité, qui valaient bien nos petits esprits forts, ont traité sous toutes les formes cette terrible question des responsabilités humaines citées devant le tribunal de Celui qui les juge à l'heure qu'il lui plaît de choisir, n'ayant de comptes à rendre qu'à lui-même.

L'opinion des Païens doit être plus volontiers en crédit auprès des incroyants du Christ. Qu'ils se donnent la peine en ce cas de consulter le petit traité du philosophe Plutarque : *Des devoirs de la Justice divine*. Ils y liront que la vie des peuples, comme l'existence de l'homme ici-bas, est une dette accumulée qu'il faut acquitter—et avec usure quand l'échéance se fait attendre.

Plutarque va me fournir la moralité de la comédie politique de la conciliation :

« Les Sicyoniens, s'étant dégoûtés de leur gouvernement, consultèrent l'Oracle. Apollon leur répondit 'qu'ils avaient besoin de maîtres fouettants, qui les fouettassent à bon escient.' Et ils eurent le plus dur des maîtres-fouetteurs. »

Depuis quatre-vingts ans, nous avons la curiosité malsaine et l'indiscrétion malheureuse des Sicyoniens ; mais nous n'en sommes plus à faire l'expérience du gouvernement qu'ils avaient mérité !

« Bien à vous.

B. JOUVIN.

LA MORT INSTANTANÉE

Le docteur E. Decaisne nous adresse, dit le *Figaro*, une lettre dans laquelle il constate que des expériences ont été faites en 1870, sur la tête d'un supplicié, à Beauvais.

Cinq minutes après le supplice, les expérimentateurs ont fait appel aux fonctions de l'ouïe, de la vue et de l'odorat ; leur réponse a été nulle ; plus de clignement, plus de contraction des lèvres : il n'y avait donc plus d'instinct.

De là, le docteur Decaisne conclut à la disparition instantanée de la vie après la décollation.

Malheureusement, le raisonnement du docteur pêche par la base. Ses expériences ont été faites cinq minutes après la section, c'est-à-dire que l'hémorragie était complète. En pareille situation, cinq minutes c'est l'éternité. Il s'agit de savoir si la mort est instantanée, oui ou non. Si l'instinct demeure dans la tête du supplicié seulement pendant une ou deux minutes, ce serait assez pour que le supplicié sentît encore sans avoir la force d'exprimer une volonté. Les expériences ne pourraient être faites utilement qu'autant qu'elles suivraient immédiatement la décollation.

Nous restons donc, avant comme après la lettre du docteur Decaisne, en présence d'un problème. Il est certain que la vie ne s'éteint pas chez les animaux après la section de la tête. On a vu des poulets, après la section de la tête, conserver assez de vitalité pour essayer de prendre leur vol. Nécessairement, la force leur manquait par la perte du sang, et ils devaient se contenter de raser le sol en faisant des efforts désespérés.

La question reste donc pendante.

Paris, le 28 octobre 1877.

Monsieur le Rédacteur,

A propos de l'exécution capitale qui vient d'avoir lieu, ces jours derniers, à Paris, on a remis à l'ordre du jour, comme le dit M. Wolff dans le *Figaro* d'aujourd'hui, la question de savoir si le couteau de la guillotine détermine la mort instantanée, ou si dans cette tête séparée du tronc, la vie et la pensée survivent pendant quelques minutes.

Un médecin de Paris s'est prononcé pour la seconde de ces hypothèses, et un médecin de province a adressé au *Figaro* une lettre dans laquelle il met son confrère de Paris au défi de prouver ce qu'il avance.

Or, à l'occasion d'une exécution capitale à Nancy, j'ai, dans une lettre adressée au *Figaro* le 22 novembre 1875, rapporté les expériences de MM. les docteurs Beaumetz et Evrard sur la tête d'un parricide exécuté à Beauvais en 1870, qui donnent, selon moi, la solution du terrible problème qui exerce tant la curiosité du public.

Comme je l'ai dit, d'après mes deux confrères, cinq minutes après le supplice, les expérimentateurs ont fait appel aux fonctions et à l'irritabilité des sens de l'ouïe, de la vue, de l'odorat ; leur réponse a été nulle ; plus de clignement, plus de contraction de l'iris : il n'y avait donc plus d'instinct.

Il n'y avait pas davantage d'intelligence. Sans doute, les muscles du visage, excités par l'électricité, ont reproduit les effets prévus de la mécanique des mouvements d'expression, mais il n'y avait plus dans leur contraction, ni volonté, ni synergie, puisque les plus expressives contractions du côté gauche laissaient le côté droit de la face dans son impassibilité cadavérique.

Après l'extraction du cerveau de la cavité crânienne, les muscles excités par l'électricité se contractaient encore, le cerveau ne pensait plus alors, les muscles continuaient à parler le même langage, la pulpe cérébrale était donc inerte, avant comme après l'extraction du cerveau.

Le cerveau, pourrait-on nous dire, est intact et reste sain ?—Oui, répondent MM. Beaumetz et Evrard, il reste intact en tant que pulpe, mais ses fonctions, c'est-à-dire cette matière pulpeuse en action, peuvent-elles rester saines quand il n'y a plus de circulation sanguine ? Le cerveau vide de sang est dans l'état d'un sablier qu'on aurait vidé et qui ne saurait plus marquer l'heure.

Les expérimentateurs ont aussi étudié les mouvements du cœur et ceux des muscles de la respiration ; ils ont vu que le cœur battait à vide longtemps encore, une heure et demie après le supplice. Ces battements sont de simples contractions du ventricule et de l'oreillette du cœur droit. Le cœur artériel, celui qui envoyait au cerveau le principe de son activité fonctionnelle, est mort comme le cerveau lui-même. Mais on sait que la contractilité musculaire persiste longtemps après la mort des grandes fonctions et les fibres musculaires du cœur obéissent à la loi commune.

Enfin, nos deux confrères rapportent ce que leur ont appris les deux exécuteurs de Paris et d'Amiens. Ces deux exécuteurs, dont on ne peut nier l'expérience, ont affirmé qu'ils croyaient la mort instantanée ; à peine l'un d'eux avait-il vu quelques mouvements convulsifs dans les mâchoires, dernier reste d'une irritabilité toute musculaire. Ils n'ont jamais vu ces horribles détails que les journaux se plaisent trop souvent à étaler avec une complaisance aussi cruelle que malsaine.

On mande de Winnipeg, en date du 10 courant :

« Les funérailles de Mme Cauchon ont eu lieu aujourd'hui, et ont été très-imposantes. Le cortège était composé des membres du parlement local, agissant comme porteurs des coins du poêle, du clergé, du maire et de la corporation, des commandants militaires et officiers, d'un corps de musique, et de plusieurs centaines de citoyens.

« Les cloches des églises sonnaient le glas funèbre, et on tirait du canon pendant que la procession passait dans les principales rues de Saint-Boniface. Le service funèbre a été chanté à la cathédrale, où les cérémonies ont été très-solennelles. L'archevêque Taché a prononcé avec beaucoup d'éloquence l'oraison funèbre de Mme Cauchon. Le corps avait été exposé, durant les derniers jours, dans une salle de la maison du gouverneur, transformée en chapelle ardente, et plusieurs centaines de personnes vinrent contempler pour la dernière fois les traits de la défunte. »

Monsieur voulait que le tableau fût placé à droite ; madame voulait qu'il fût à gauche. Mais monsieur ordonne formellement à son domestique de l'accrocher selon sa volonté.

Joseph enfonce donc un clou à droite. Mais, cela fait, il en enfonce un autre à gauche.

— Pourquoi ce second clou ? demande monsieur, étonné.

— C'est pour ne pas avoir à rapporter mon échelle demain.... quand monsieur sera de l'avis de madame !

La maison et ses trésors

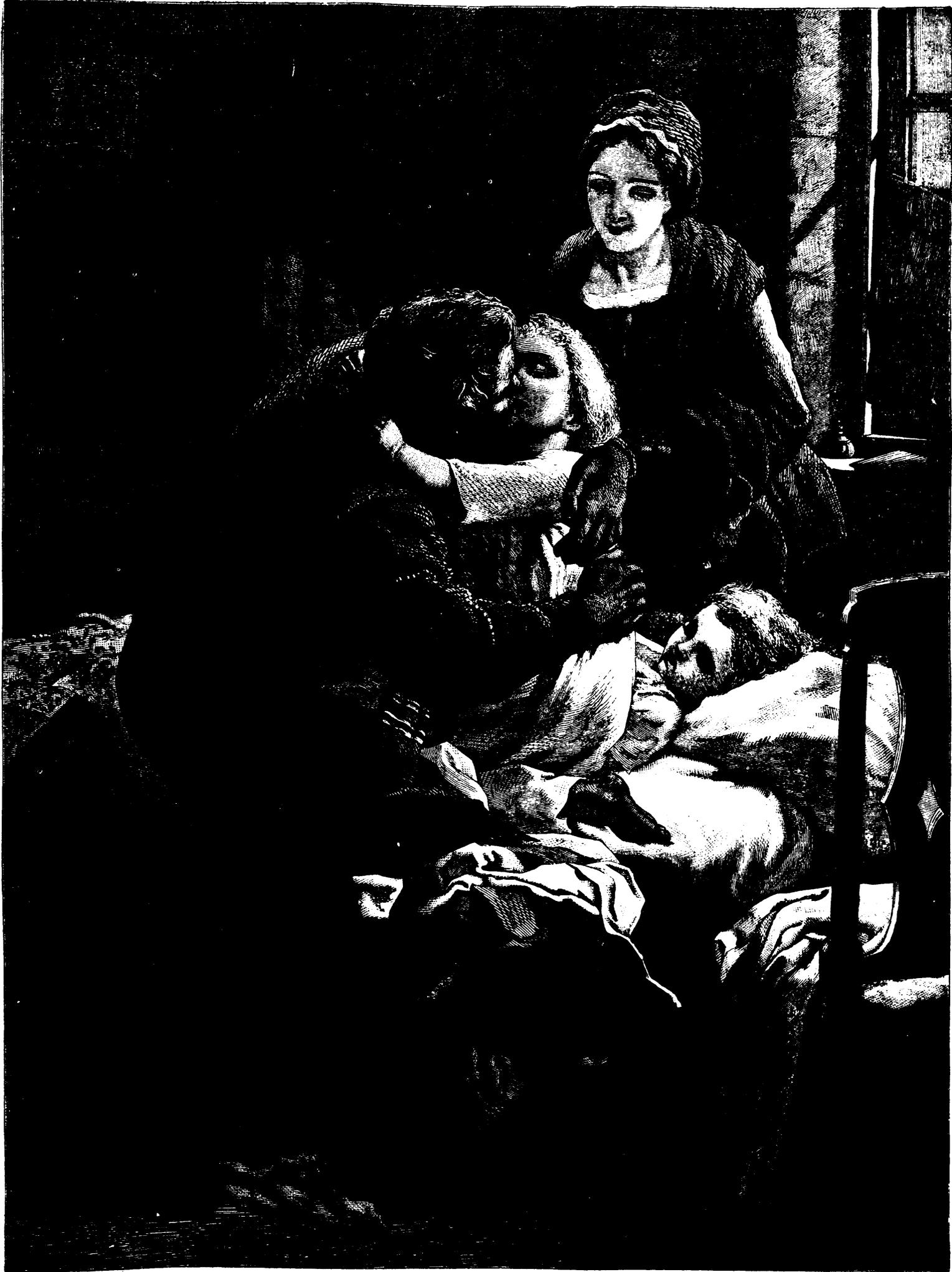
Un écrivain de mérite, bien connu de nos lecteurs, disait tout récemment que la vie de l'homme n'est composée que de

contrastes. En effet, tout est contrastes ici-bas. Voyez cet honnête ouvrier qui reste en dehors des agissements de son siècle : il possède une famille charmante, une femme qui fait sa joie et son bonheur,

des enfants qui lui sourient gentiment... Mais, hélas ! pour faire vivre les siens, pour leur donner l'aisance, il se condamne à un pénible labeur. Sans lui que deviendraient ces êtres chéris ? Lui ! que lui im-

portent le travail et les fatigues ? Il est heureux quand les autres le sont.

Le matin, avant de partir pour gagner le pain de la journée, il fait provision de courage au pied de la croix de Celui qui



La maison et ses trésors.

est le repos dans le travail, *in labore requies*. Puis l'heureuse compagne de sa vie le conduit à la couchette où doucement reposent leurs petits enfants. Leurs paupières ne sont qu'à demi ouvertes ; mais il les embrasse avec effusion, et, sous la chaleur de ces baisers qui trahissent l'amour paternel, les petits êtres se réveillent

et rendent à leur père bien-aimé caresse pour caresse. Et l'heureuse mère contemple avec un sentiment de joie indicible cette scène touchante.

Il part, le père, il vole où le devoir l'appelle, et rend mille actions de grâce au ciel, qui l'a comblé de bénédictions en lui donnant une telle famille. Il est heureux,

il est fier, il travaille avec ardeur ; pour lui, la journée s'écoule paisiblement.

Le soir venu, loin de séjourner au cabaret, comme tant d'autres en ont la malheureuse coutume, il a hâte de regagner son intérieur propre et modeste, où il goûtera sans amertume et sans mélange les joies pures de la famille. Après le repas en

commun, il ne trouve pas au-dessous de sa dignité d'homme d'apprendre à ses enfants bien-aimés à invoquer les doux noms de Jésus et de Marie. Elevés dans ces principes, ces enfants sauront, un jour, respecter les cheveux blancs de leur père, et quand Dieu lui aura ouvert les portes de la Patrie, ils béniront sa mémoire.

LE GÉNÉRAL GRANT

... Ah! sois maudit, malheureux, qui mêlas
Sur le fier pavillon qu'un vent des cieux secoue,
Aux gouttes de lumière une tâche de boue!

VICTOR HUGO.

(L'Année terrible).

Nous oubliaient trop vite.

Un peuple triomphant
Nous devait tout : c'était à moitié notre enfant.....
—O plaines de la verte Amérique, ô savanes,
Forêts vierges que Dieu ferme aux regards profanes,
Et si larges que l'homme, à qui tout doit céder,
N'ose pas maintenant enoer s'y hasarder ;
Fleuves qui sont des lacs, et lacs immenses comme
L'Océan : champs féconds où sous la main de l'homme
Ont poussé, tous les ans plus superbes encor,
Des gerbes de blés mûrs qui font des gerbes d'or ;
O villes, qu'on croirait tout à coup désovertes,
Et qui sortez du sol comme des moissons vertes ;
— Dites tout ce qu'ont fait, au temps de Rochambeau,
Ceux dont vous recourez l'inutile tombeau ;
Dites si votre gloire et si votre puissance,
Si les mers qui vous font serment d'obéissance,
Si vos comptoirs semés partout à votre choix,
Si votre or, vos trafics, vos légions, vos lois,
N'ont pas eu pour engrais à l'heure des semailles,
Les corps de nos soldats tombés dans vos batailles !

Eh bien ! ce peuple fort, riche, heureux et puissant,
Aurait pu, dédaigneux de sa dette de sang,
A la France vaincue et roulant de son trône
Envoyer sa pitié, du moins, comme une aumône !
Car nous ne demandions ni troupes, ni vaisseaux :
Le Yankee aurait pu, sans rompre les faisceaux
De ses fusils, aider la France moribonde,
Avec un mot jeté de l'autre bout du monde.
C'était trop, paraît-il. Le Yankee a fait mieux :
Et de l'immensité des vagues et des cieux,
Nous vîmes un matin échouer au rivage
L'ignominieux cri de sa haine sauvage !

Or, le chef qu'ils avaient alors est parmi nous.

Et nous lui faisons fête ! et nous recevons tous,
Le sourire à la lèvre et les deux mains tendues,
Celui-là qui, voyant nos provinces perdues,
Nos champs semés de morts en guise de moisson,
Et nos frères cités qu'on mettait à rançon,
A choisi cet instant—honte que rien n'efface—
Pour venir nous cracher froidement à la face !
Avez-vous donc voulu saluer un héros ?
Vous vous trompez alors. Parmi vingt généraux,
Monsieur Grant eut la rare et bizarre fortune
De commander en chef à cette heure opportune
Où le Sud, écorché par cinq ans de combats,
N'avait plus qu'à céder en mettant armes bas.
C'est d'un hasard pareil que vient sa renommée :
Ayant un million d'hommes dans son armée,
Il eut l'honneur très-grand de pouvoir battre enfin
Quinze mille soldats à moitié morts de faim !
Quant à ce qui s'est fait depuis, nul ne l'ignore :
Et l'Europe étonnée entend vibrer encore
Les échos indignés de ces procès honteux.
Les tribunaux ont fait paraître devant eux,
En huit ans, les amis, les frères de cet homme,
Verrés écorés moins le stéatite de Rome.
Ministres, généraux, juges, ambassadeurs,
—O déclin effrayant des anciennes grandeurs !
Furent saisis, volant comme pillards en guerre,
Et cloués sur les bancs du maléfiteur vulgaire !
Le Sud était pour eux comme une vache à lait.
Lorsque l'on n'avait plus d'argent, on en volait ;
Quand on ne pouvait plus, les coffres étant vides,
Sur les pays vaincus porter des mains avides,
Ils vendaient la justice ou forgeaient des impôts,
Prenant à l'un son champ, à l'autre ses troupeaux,
Et tu dus bien souvent devant la force injuste,
O sainte Liberté, voler ta face auguste !

On aurait pu ôler toutes ces choses-là,
Si, jadis, quand le sort vainqueur nous accabla,
La voyant qui râlait pantelante et meurtrie,
Monsieur Grant n'avait pas insulté la patrie !
Comme après son départ il pourrait se vanter
Que Paris tout entier se plut à le fêter,
Que la France abusée a perdue la mémoire,
Qu'il le sache : ceci c'est pour nous de l'histoire !
Il est un monument des choses du passé,
Qui restera debout et pour toujours dressé !
Bien large est l'Océan séparant les Deux Mondes :
Il verserait sur nous toutes ses eaux profondes,
Submergeant le pays de la Gironde au Rhin,
Qu'il n'effaçerait pas ce souvenir d'airain !
Qu'il n'empêcherait pas, aussitôt qu'on le nomme,
La haine des Français d'aller frapper cet homme !

ALBERT DELPIT.

Paris, 12 novembre 1877.

LES PRISONS DE PARIS
SOUS LA COMMUNE

LA MORT DES OTAGES

(Suite)

Les femmes se répandirent dans la cour
et l'homme à l'écharpe rouge resta dans le
greffe où il malmena fort François, qui
n'était pas "à la hauteur des circon-
stances" et qui n'avait pas un esprit "vrai-
ment révolutionnaire." L'ivrogne s'excusa
de son mieux et paraissait fort peu à
l'aise en présence de cet officier rébarbatif.
C'était un assez beau garçon, brun, pre-
nant des poses, et, malgré son grade qui
paraissait élevé, portant un fusil sur l'é-
paule. On a beaucoup discuté pour savoir
quel était cet individu que tous les em-
ployés de la prison considéraient, à cause
de son écharpe, comme un membre de la
Commune : on l'a pris pour Eudes, pour
Ferré, pour Ranvier, surtout pour Ran-
vier. On s'est trompé ; nous pouvons le
nommer : c'était Mégy, que la révolution
du 4 septembre avait tiré du bagne de
Toulon, où il subissait une peine de quinze
ans de travaux forcés, méritée par un as-
sassinat. Ces états de service lui valurent
d'être nommé porte-drapeau dans un ba-
taillon de garde nationale ; mais il était
rétif à la discipline, souffleta son capitaine
et fut, de ce fait, condamné à deux ans de
prison. Le 18 mars le délivra. La Com-
mune ne pouvait négliger cet homme qui

tuait les inspecteurs de police à coups de
revolver ; elle en fit une sorte d'émissaire
diplomatique, et l'envoya prêcher la répu-
blique universelle à Marseille, en compa-
gnie de Gaston Crémieux. Le général
Espivent interrompit, sans ménagement,
cette farandole révolutionnaire, et Mégy,
habile à se sauver en toute occasion, put
revenir à Paris. Il fut nommé comman-
dant du fort d'Issy, qu'il évacua, comme
l'on sait, dès qu'il trouva le moment op-
portun. Le 22 mai, il était sur la rive
gauche de la Seine ; c'est à lui et c'est à
Eudes que l'on doit l'incendie de la Cour
des comptes, du Palais de la Légion
d'Honneur, de la rue de Lille, de la rue
du Bac et de la Caisse des dépôts et con-
signations. Tel était le général—on l'ap-
pelait ainsi—qui venait en amateur, brave-
ment donner un coup de main pour assas-
siner quelques vieillards. L'autre officier,
remarquable par les pommettes roses et
les yeux brillants des phthisiques, s'ap-
pelait Benjamin Sicard ; ordinairement cor-
donnier, mais pour l'instant capitaine à ce
101^e bataillon que nous retrouvons par-
tout où il y eut des crimes ; il était dé-
taché, en qualité de capitaine d'ordon-
nance, à la préfecture de police : c'est ce
qui justifiait les aiguillettes d'or qui lui
battaient la poitrine. Il avait été envoyé
par le délégué à la sûreté générale, par
Ferré, pour surveiller l'exécution et en
rendre compte.

Les fédérés du peloton amené par Gen-
ton s'étaient mêlés à ceux de Verig. Un
surveillant, nommé Henrion, s'approcha
d'eux et, parlant à un groupe de Vengeurs
de Flourens, il leur dit :

"Prenez garde, ce sont des assassinats
que vous allez commettre, vous les paierez
plus tard."

L'un d'eux lui répondit :

"Que voulez-vous ? ce n'est pas amu-
sant, mais nous avons fusillé ce matin à la
préfecture de police, maintenant il faut fu-
siller ici ; c'est l'ordre."

Henrion reprit :

"C'est un crime."

—Je ne sais pas, répliqua le vengeur,
on nous a dit que c'étaient des représailles,
parce que les Versaillais nous tuent nos
hommes."

Henrion s'éloigna et rentra dans le ves-
tibule, à côté du greffe, car il était de ser-
vice. Genton revint au bout de trois
quarts d'heure ; il n'avait pas l'air con-
tent ; il est probable que Ferré l'avait ver-
tement réprimandé pour n'avoir pas pro-
cédé malgré la demi-opposition de Fran-
çois. Celui-ci, prenant l'ordre d'exécution,
nominatif cette fois et approuvé, dit :
"C'est en règle," et sonna un brigadier.

Ramain arriva bientôt ; François lui re-
mit la liste en disant :

"Voilà des détenus qu'il faut faire des-
cendre par le quartier de l'infirmerie."

Ramain appela Henrion : celui-ci se pré-
senta immédiatement, Ramain lui dit :

"Allez ouvrir la grille de la quatrième
section."

Henrion répondit :

"Je vais chercher mes clés !"

Ses clés, il les tenait à la main ; il s'é-
lança dehors, jeta les clés derrière un tas
d'ordure, et prit sa course comme un
homme affolé. L'idée du massacre que
l'on préparait lui causait une insur-
montable horreur. D'une seule haleine,
il courut jusqu'à la barrière de Vincennes,
put passer, grâce à un mensonge habile,
appuyé d'une pièce de 20 francs, se jeta à
travers champs et arriva à Pantin couvert
de sueur et de larmes. Des soldats bava-
rois le recueillirent ; il ne cessait de san-
gloter en répétant : "Ils vont les tuer, ils
vont les tuer !"

Pendant que cet honnête homme fuyait
la maison où s'amassaient les crimes, Ra-
main, furieux, appelait Henrion, qui ne
répondait plus. Genton demandait si l'on
se moquait de lui, François perdait conte-
nance, et Mégy, glissant une cartouche
dans son fusil, disait :—"Nous allons
voir !"

Ramain dit alors à François :

"Faites monter le peloton au premier
étage, je cours chercher mes clés au gui-
chet central, je passerai par l'escalier de
secours, et j'ouvrirai par le couloir."

Lourdement, les quarante hommes, ay-
ant en tête François, Genton, Mégy, Ben-
jamin Sicard et Véric, gravirent l'escalier.

Ramain enjamba la cour intérieure, pé-
nétra dans le guichet, enleva les clés ac-
crochées à un clou, et, donnant la liste des
otages au surveillant Beucé, il lui dit :

"Allez faire l'appel ;" puis, lestement

il remonta les degrés de l'escalier, franchit
tout le corridor de la quatrième section et
ouvrit la grille.

Le peloton se divisa en deux groupes à
peu près égaux, de vingt hommes chacun ;
l'un resta massé devant la grille ouverte,
l'autre traversa le couloir, longeant les cel-
lules où les otages étaient enfermés, des-
cendit l'escalier de secours et fit halte dans
le jardin de l'infirmerie.

"Nous entendions les battements de
notre cœur," nous a dit un des otages sur-
vivants. Le bruit des pas cadencés, le
froissement des armes, ne leur laissaient
guère de doute, et ils comprirent que
l'heure du dénouement était venue. Qui
allait mourir ? Tous se préparèrent.

Ramain attendait le surveillant Beucé
auquel il avait remis la liste ; ne le voyant
pas venir, il descendit le petit escalier
pour aller le chercher au guichet central.
Beucé s'était disposé à obéir, croyant ac-
complir une formalité sans importance ;
mais au moment où il se rendait à la qua-
trième section pour y appeler les six déte-
nus désignés, il se croisa avec le détache-
ment du peloton d'exécution, qui attendait
dans le quartier de l'infirmerie : il devina
ce qu'on allait faire ; il s'affaissa sur lui-
même, collé contre la muraille, sur la pre-
mière marche de l'escalier, et se sentit in-
capable de faire un pas de plus. De tout
son cœur il répudiait l'horrible besogne à
laquelle on voulait le condamner. Ramain
accourut :

"Allons, Beucé, arrivez donc !"

Beucé, tremblant, répondit :

"Je ne peux pas, non, je ne pourrai
jamais !"

Ramain lui arracha des mains la liste et
la clé qui ouvrait les cellules, et lui dit
avec mépris :

"Imbécile, tu n'entends rien aux révo-
lutions."

Beucé se sauva et courut s'enfermer
dans le guichet central. Ramain remonta ;
tous les otages avaient mis l'œil au petit
judas de leur porte, et tâchaient de voir
ce qui se passait dans le corridor.

Ramain appela :

"Darboy !" et se dirigea vers la cellule
no. 1. A l'autre extrémité du couloir, il
entendit une voix très-calme qui répon-
dait :

"Présent !"

On alla ouvrir le cabanon no. 23, et
l'archevêque sortit ; on le conduisit au mi-
lieu de la section, à un endroit plus large
qui forme une sorte de palier.

On appela :

"Bonjean !"

Le président répondit :

"Me voilà, je prends mon paletot."

Ramain le saisit par le bras, le fit sortir
en lui disant :

"Ça n'est pas la peine, vous êtes bien
comme cela !"

On appela :

"Deguerry !"

Nulle voix ne se fit entendre ; on répé-
ta le nom, et, après quelques instants, le
curé de la Madeleine vint se placer à côté
de M. Bonjean. Les pères Clerc, Allard,
Ducoudray, répondirent immédiatement
et furent réunis à leurs compagnons. Ra-
main dit :

"Le compte y est !"

François compta les victimes et approu-
va d'un geste de la tête. Le peloton qui
était resté devant la grille d'entrée s'ébran-
la et s'avança devant les otages, à la tête
desquels le brigadier Ramain s'était placé
pour indiquer la route à suivre. Deux
surveillants, appuyés contre le mur plus
pâles que des morts, baissaient la tête et
détournaient les yeux. En passant près
d'eux le président Bonjean dit à très-haute
voix :

"O ma femme bien-aimée ! ô mes en-
fants chéris !"

Était-ce donc un de ces mouvements de
faiblesse compatible aux cœurs les plus

vaillants ? Non ; cet homme incomparable
fut absolument héroïque jusqu'au bout :
mais il espérait que ses paroles seraient ré-
pétées, parviendraient à ceux qu'il aimait
et leur prouveraient que sa dernière pen-
sée avait été pour eux.

Sous la conduite de Ramain, le lugubre
cortège descendit le petit escalier, et, par-
venu dans la galerie qui côtoie les cellules
des condamnés à mort, trouva le premier
détachement des fédérés. Là on s'arrêta
pendant quelques instants. Mégy mon-
trant le petit jardin, disait :

"Nous serons très-bien ici."

Véric insistait afin que l'on allât plus
loin, et, comme pour trouver un auxiliaire
à son opinion, cherchait François des
yeux ; François n'avait pas suivi les otages,
il était retourné au greffe. On agita de-
vant ces malheureux la question de savoir
si on les fusillait là ou ailleurs. Ils
avaient profité de cette discussion pour
s'agenouiller les uns près des autres et
faire une prière en commun. Cela fit rire
quelques fédérés, qui les insultèrent gros-
sièrement ! Un sous-officier intervint :

"Laissez ces gens tranquilles, nous ne
savons pas ce qui peut nous arriver de-
main !"

Pendant ce temps, Véric, Genton et
Mégy étaient enfin tombés d'accord : là on
serait trop en vue.

Ramain ouvrit la porte de secours don-
nant sur le premier chemin de ronde.
L'archevêque passa le premier, descendit
rapidement les cinq marches et se retour-
na ; lorsque ses compagnons de martyre
furent tous sur les degrés, il leva la main
droite, les trois premiers doigts étendus, et
il prononça la formule de l'absolution :
*Ego vos absolvo ab omnibus censuris et
peccatis.* Puis, s'approchant de M. Bon-
jean, qui marchait avec beaucoup de
peine, pour les causes que nous avons
dites, il lui offrit son bras. Toujours pré-
cédé par Ramain, entouré, derrière et sur
les flancs, par les fédérés, le cortège prit à
droite, puis encore à droite, et s'engagea
dans le long premier chemin de ronde qui
aboutit près de la première cour de la pri-
son. En tête, un peu en avant des autres,
marchait l'abbé Allard, agitant les mains
au-dessus de son front. Un témoin par-
lant de lui, a dit un mot d'une atroce
naïveté :

"Il allait vite, gesticulait et fredonnait
quelque chose."

Ce quelque chose était la prière des ago-
nisants que le malheureux murmurait à
demi-voix. Tous les autres restaient si-
lencieux.

On arriva à cette grille que l'on appelle
"la grille des morts" et qui clôt le pre-
mier chemin de ronde ; elle était fermée.
Ramain qui était fort troublé, malgré qu'il
en eût, cherchait vainement la clé au mi-
lieu du trousseau qu'il portait. A ce mo-
ment, Mgr. Darboy, moins peut-être pour
sauver sa vie que pour leur épargner un
crime, essaya de discuter avec ses bour-
reaux.

"J'ai toujours aimé le peuple, j'ai tou-
jours aimé la liberté," disait-il.

Un fédéré lui répondit :

"Ta liberté n'est pas la nôtre, tu nous
embêtes !"

(La suite au prochain numéro)

—Depuis la guerre de Crimée, l'Angleterre a
réduit sa dette nationale de 900,000,000 livres
sterling, à 712,000,000.

AVIS

Les abonnés de *L'Opinion Publique* qui désire-
raient faire relier leurs volumes d'une manière
élégante et solide, et à bon marché, feront bien
de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue
Bligny.

Nous pouvons fournir quelques séries com-
plètes de *L'Opinion* depuis sa fondation (1870).

AVIS AUX DAMES.

Le soussigné informe respectueusement les
Dames de la ville et de la campagne, qu'elles
trouveront à son magasin de détail, No. 196, rue
St. Laurent, le meilleur assortiment de Plumes
d'Austriches et de Vautours, de toutes couleurs ;
aussi, réparages de Plumes de toutes sortes exé-
cutés avec le plus grand soin, et Plumes teintes
sur échantillon sous le plus court délai ; Gants
nettoyés et teints noirs seulement.

J. H. LERLANC. Atelier : 547, rue Craig.

GAZETTE DES TRIBUNAUX

COUR D'ASSISES : Le fratricide Fiévet. Double tentative d'assassinat. Condamnation à mort.—**COUR D'ASSISES DES ALPES-MARITIMES** : Une tante assassinée par son neveu. Condamnation à mort.

Pour la cinquième fois depuis le commencement de cette année, la cour d'Assises de la Seine a prononcé, à sa dernière audience, un arrêt de condamnation à mort. Après Billoir, après Welker, l'assassin de la petite Eckerlé, et Albert, l'homme de la Tour-Malakoff, qui tous trois ont payé leur dette à la société ; après Dupont, le bossu meurtrier de sa femme, à l'égard duquel l'arrêt de la cour d'Assises de la Seine a été cassé pour vice de forme et qui va comparaître prochainement devant les jurés de Seine-et-Oise, nous arrivons à Ernest Fiévet, l'auteur d'une double tentative d'assassinat, commise sur son frère, le 30 juin dernier, dans une maison de la rue des Petits-Carreaux.

Cette affaire n'est point de celles que rendent célèbres les longueurs ou les difficultés de l'instruction judiciaire. Ernest Fiévet a été arrêté le jour même du crime, et les faits étaient trop évidents pour que les dénégations obstinées du coupable vinssent un seul instant entraver le cours de la justice.

Voici maintenant, brièvement esquissé, le récit du drame de famille qui a amené la comparution de l'assassin devant la cour d'Assises :

Ernest Fiévet a vingt-sept ans ; il appartient à une très-honnête famille d'ouvriers parisiens. Son père, son frère aîné Charles, et sa sœur, Mme Ducastel, habitent la maison de la rue des Petits-Carreaux qui porte le numéro 26, et où M. Fiévet père est employé comme concierge.

Quant à Ernest, il a, depuis longtemps, quitté sa famille. C'est un détestable sujet, dont ses parents n'ont jamais pu rien obtenir et qui a toujours vagabondé sur le pavé de Paris sans jamais se livrer à une occupation sérieuse.

On l'accueillait pourtant, de temps en temps, rue des Petits-Carreaux ; mais la famille Fiévet se serait bien passée des visites du jeune homme, surtout après une découverte que le père fit le 10 juin dernier.

M. Fiévet constata, ce jour-là, après une courte apparition d'Ernest, qu'on lui avait volé des obligations de diverses sortes et une somme de cinq cent cinquante francs. Il connaissait trop bien son second fils pour hésiter une minute dans ses soupçons. Il le rechercha donc, finit par mettre la main sur lui et le ramena à la maison. Là, Ernest Fiévet fut accueilli par une scène de reproches que l'on conçoit facilement, de la part de son père, de son beau-frère Ducastel et de Charles, son frère aîné, qui, tous, le suppliaient de leur restituer l'argent et les titres volés.

Le misérable fit la sourde oreille, protesta de son innocence et quitta sa famille en annonçant "qu'il allait faire brûler tout le monde."

Il disparut ensuite pendant trois semaines. Le 30 juin, son père, qui s'était mis de nouveau à sa recherche, réussit à le découvrir et le conduisit au commissariat de police du quartier. M. Fiévet père désirait avoir une nouvelle explication devant le commissaire de police, mais ce dernier était absent.

Il fut alors convenu que l'explication aurait lieu le soir, en famille, dans la maison de la rue des Petits-Carreaux.

Ernest arriva vers six heures, porteur d'un revolver, qu'il avoua plus tard avoir acheté quinze jours auparavant, et, au lieu d'entrer chez son père, il se blottit dans un angle obscur, attendant le passage de son frère Charles, qu'il savait être sorti.

Charles Fiévet rentra peu d'instants après. Il était suivi de M. Ducastel, son beau-frère. Les deux hommes furent accueillis au passage par une décharge de trois balles : l'une était destinée à M. Ducastel et les deux autres à Charles Fiévet lui-même. M. Ducastel ne fut pas atteint ; quant au frère de l'assassin, il reçut une balle près de l'arcade sourcilieuse gauche. Par un hasard providentiel, la balle

qui l'avait blessé à la poitrine pénétra à peine, et ne produisit qu'une contusion sans gravité ; il n'en fut pas de même de la seconde balle, qui s'était logée dans la tête, et qu'il a été impossible d'extraire. Néanmoins, M. Charles Fiévet est aujourd'hui hors de danger, et il a pu venir témoigner à l'audience.

Ernest Fiévet fut arrêté sur le champ ; trois coups de son revolver étaient encore chargés. Il se reconnut l'auteur du vol qui avait été le point de départ de tout ce drame, mais il a, jusqu'au dernier moment, déclaré qu'il n'avait pas voulu tirer sur son beau-frère, ajoutant que la tentative de meurtre dont son frère Charles avait failli être victime n'avait point été préméditée.

Les débats de l'audience n'ont pas présenté un intérêt palpitant. L'interrogatoire et les dépositions eussent été tout à fait ternes, sans l'attitude de l'accusé, qui par sa violence et les démentis jetés à la face des témoins, a contribué à perdre tout à fait une cause déjà singulièrement compromise.

Ajoutons qu'avant d'être jugé à raison de cette double tentative d'assassinat, Ernest Fiévet avait comparu une première fois, le matin même, devant le jury, pour répondre à une accusation d'attentat à la pudeur avec violence sur une petite fille de dix ans. Cette affaire, dont les débats ont révélé certaines circonstances odieuses, et sur laquelle le huis-clos nous dispense d'insister, s'est terminée par la condamnation d'Ernest Fiévet à dix années de travaux forcés.

Quant à l'affaire d'assassinat, devant laquelle s'effaçaient ces premiers débats, elle s'est déroulée, comme nous l'avons dit, sans incidents d'audience. En entendant l'arrêt qui prononçait contre lui la peine de mort, Ernest Fiévet s'est tourné d'un air très-calme vers Me Hache, son défenseur, et lui a dit à haute voix : "Eh ! bien, mon père est arrivé à ce qu'il voulait !"

Et le condamné a ajouté qu'il allait s'occuper immédiatement de son pourvoi en cassation.

* *

Voici maintenant le récit précis d'un autre procès du même genre : celui d'un jeune homme de vingt-sept ans, nommé Guirard, reconnu coupable, par la cour d'Assises des Alpes-Maritimes, de l'assassinat de sa tante, Mme Asso, rentière au golfe Juan, et condamné à mort.

Nous recevons de Nice des détails de cette dramatique affaire, dont l'instruction n'a pas demandé moins de six mois. Le crime remonte, en effet, au 4 avril. Dans la matinée du lendemain, 5 avril, des ouvriers qui travaillaient chez Mme Asso vinrent, vers dix heures, frapper à sa porte pour lui demander du plâtre. Ces hommes ne furent pas peu étonnés de ne recevoir aucune réponse, et, craignant un malheur, ils pénétrèrent à l'aide d'une échelle dans la chambre à coucher de Mme Asso, chambre située au premier étage.

Un spectacle horrible s'offrit à leur vue : la pauvre femme était étendue en travers de son lit, la tête pendante, les vêtements en désordre. Elle portait au cou les marques de la corde qui avait servi à l'étrangler. Les meubles avaient été fracturés ; l'argent et les valeurs qu'avait renfermés le secrétaire avaient disparu.

Les soupçons se portèrent bientôt sur Guirard, le neveu de Mme Asso, auquel sa tante, peu de mois auparavant, avait, moyennant une rente viagère, fait donation de tous ses biens. A la suite d'une longue et minutieuse instruction, Guirard fut arrêté.

En présence des charges qui s'accumulaient contre, lui le jeune homme n'essaya pas de nier. Il raconta qu'il avait tué sa tante pour s'affranchir du paiement de la rente viagère, trop élevée pour lui, dit-il. Il s'était donc introduit, dans la nuit du 4 au 5 avril, chez la pauvre femme. Il s'était fait servir à souper par elle, et il avait profité de son saisissement et de sa terreur pour la sommer d'abaisser le chiffre de la rente. Sur le refus énergique de Mme Asso, il s'était jeté sur elle, lui avait passé autour du cou une petite corde qu'il

avait apportée avec lui, et avait, avec le plus grand sang-froid, étranglé sa malheureuse tante.

Le crime accompli, l'assassin avait forcé tous les meubles et emporté toutes les valeurs qui lui étaient tombées sous la main.

Le jury des Alpes-Maritimes a rapporté dans ce grave procès un verdict de culpabilité muet sur la question de circonstances atténuantes.

Guirard a donc été condamné à la peine de mort. L'assassin, qui n'avait cessé de pleurer pendant tout le cours des débats, s'est affaissé sur lui-même en entendant la lecture du terrible verdict, et il a quitté l'audience en chancelant comme un homme ivre.

Aux termes de l'arrêt de la Cour, l'exécution aura lieu sur l'une des places de Nice.—*Figaro*.

L'ÈRE REVOLUTIONNAIRE EN FRANCE

On lit dans le *Figaro* :

Il a été répété plusieurs fois dans le parlement anglais que si la France ne faisait pas tous les dix-huit ans environ une révolution, elle serait, au bout d'un siècle, assez riche pour acheter, à beaux deniers comptants, le reste du monde.

Si chaque Français, pour sa fortune particulière, faisait le compte que les hommes d'Etat anglais ont fait pour la France, il verrait ce que les révolutions lui enlèvent.

Chaque génération subit d'ordinaire, dans sa période de travail, deux révolutions au moins ; la première contrecarre et gêne ses projets d'établissement ; la seconde la trouble au milieu ou aux deux tiers de sa carrière, et elle est bien heureuse si ses derniers jours ne sont point assombrés par un nouvel accident.

Il faut s'y habituer, disent les pêcheurs en eau trouble ; le chien s'habitue difficilement aux coups, le commerce ne peut pas se résigner aux commotions politiques.

Les hommes de cinquante ans aujourd'hui en avaient vingt-deux en février 1848, ils s'établissaient ; en 1870, ils étaient âgés de quarante-trois ans, ils entrevoient déjà le moment du repos. Depuis sept ans, ce repos leur est interdit.

Feu M. Thiers, qui, en 1822, empruntait 1,500 francs pour venir à Paris, et qui est mort vingt-deux fois millionnaire ; M. Gambetta, qui n'avait pas de bottes en 1869 et qui roule voiture aujourd'hui, contredisent mon affirmation ; ils ont fait fortune par les révolutions—oui !—mais si nous additionnons tous les gens qui ont été successivement ruinés par 1830, 1848 et 1870, nous trouverions que la fortune des Thiers et des Gambetta est faite de la ruine ou de la gêne de plusieurs millions de citoyens.

MÉLANGES

LES ANIMAUX ET LES INVENTIONS HUMAINES. —Quelle est l'impression que les animaux éprouvent en présence des engins nouveaux, bruyants, rapides, exhalant des vapeurs brûlantes ou nauséabondes ? Telle est la question que l'on se fait assez souvent.

Quelle est, par exemple, l'idée qui surgit dans le cerveau du chien quand il aboie ou court après un train de chemin de fer, ou quand il passe avec une rapidité extrême entre les roues d'un wagon en marche ? A quoi également pense ce chien quand, transporté en wagon, il voit la nature défilé devant ses yeux et les objets se renouveler incessamment ?

Un savant allemand, qui s'est posé ces questions sans les résoudre, rapporte avoir vu dans une usine, au milieu du formidable fracas et du mouvement produit par une machine de près de trois cents chevaux, plusieurs couples d'hirondelles bâtir leurs nids et élever tranquillement leurs petits. Et pourtant les machines travaillaient nuit et jour, les engrenages et les courroies se mouvaient avec une rapidité vertigineuse. Là où les hommes n'entraient qu'en tremblant et ne marchaient qu'avec circonspection et prudence, c'était là le lieu qu'avaient choisi, comme une demeure sûre pour leurs familles, les hirondelles audacieuses.

L'auteur raconte encore ce fait, également singulier, que, l'année dernière, un couple de mêmes oiseaux construisit son nid sous l'un des auvents qui recouvrent les roues à aubes d'un puissant steamer naviguant sur le Danube. Ce navire faisait régulièrement le trajet de Pesth à Semlin et de Semlin à Pesth, et, dans ses voyages d'aller et retour, il transportait ses hôtes ailes, que réjouissaient évidemment le bruissement tumultueux de l'eau soulevée par la roue et la beauté variée du paysage que les rives du Danube présentaient à leurs yeux.

Evidemment les hirondelles, qui sont essentiellement voyageuses, aiment le changement et le spectacle du mouvement et de l'activité. Elles sont aventureuses, hardies, et le voisinage du danger ne leur déplaît pas. Il n'y a là rien qui doive étonner extraordinairement.

Mais que dirons-nous de la timide et craintive alouette, quand nous saurons qu'on en a vu souvent placer leurs nids tout près des rails de nos chemins de fer, et, sur les voies les plus fréquentées ; choisir plus particulièrement l'en-

droit des aiguilles qui servent à lancer les trains d'une voie sur une autre ?

Une particularité curieuse à noter également, c'est que ces animaux, en apparence si inconscients du péril, le redoutent cependant et savent l'éviter. Ainsi, ils fuient généralement le voisinage des chaudières à vapeur comme s'ils se doutaient qu'une explosion peut tout ravager et détruire autour d'elles.

Arriverons-nous jamais à pénétrer la pensée intime des animaux ? saurons-nous un jour noter leur chant et leurs cris pour observer à quelle action ils correspondent et deviner ainsi une partie de leur langage ? L'œuvre ne nous paraît pas impossible à entreprendre, et il nous semble surtout que les personnes qui aiment l'observation et l'histoire naturelle et vivant à la campagne, en disposant de longs loisirs, pourraient entreprendre une telle étude aussi neuve qu'originale.

* *

UN PENDANT DE L'AFFAIRE MORTARA.—L'Irlande vient d'avoir son "affaire Mortara" à rebours, et comme de raison, les grands journaux protestants, défenseurs de la liberté de conscience contre l'Eglise de Rome, ont, cette fois, gardé un profond silence. Il y a, en Irlande, une société de missionnaires anglicans richement subventionnée. Armés des douceurs de la soupe, comme disent les Irlandais, ils vont dans les familles pauvres, et pour quelques shillings et quelques belles promesses, arrachent à une famille d'ivrognes et de misérables une âme d'enfant.

L'autre jour, une jeune fille de treize ou quatorze ans, nommée Catherine Grimes, élevée jusque-là dans un couvent, était redemandée en justice par cette société. La jeune fille avait une mère, qui l'avait élevée dans la religion catholique et qui, en mourant, l'avait recommandée à un prêtre de sa religion. Mais Catherine Grimes avait aussi un père, qui était protestant et ne s'était jamais occupé de son enfant. La "Société anglicane" le dénicha, lui inculqua soudain un prosélytisme inattendu et le poussa à demander sa fille devant les tribunaux.

Les juges hésitèrent bien un peu devant cet amour paternel et religieux si tardivement éveillé, mais la loi était là, et les juges ordonnèrent la remise de l'enfant au père. En vain la jeune fille éclata en sanglots devant la cour, criant qu'elle ne voulait pas quitter la religion de sa mère et abandonner les religieuses qui l'avaient élevée. Il fallut céder, et la "Société des missionnaires anglicans" prit charge de l'enfant.

C'était le premier jugement, le jugement de première instance. L'affaire alla en appel : le lord chancelier, après un examen de l'enfant dûment stylée par les missionnaires et privée de toute communication avec ses anciens protecteurs, confirma le premier jugement.

La "mission anglicane" a conquis une âme irlandaise, on voit par quel moyen. Quant au prêtre courageux qui, soutenu par l'immense courant de l'opinion publique, et avec l'aide des plus éloquents voix du barreau d'Irlande, a défendu pied à pied devant toutes les juridictions l'âme de sa jeune pupille, il n'a pas à se repentir des lourdes dépenses de cette formidable affaire.

Le *Freeman*, de Dublin, enregistre tous les jours les souscriptions qui arrivent pour le "Dean MacManus." Sans le secours public un pauvre prêtre irlandais n'eût pas osé entamer un duel judiciaire et surtout pécuniaire contre la "Société protestante" qui est, bien entendu, formidablement outillée.

Du reste, le lord chancelier a, en plein tribunal, rendu un hommage spontané à la fermeté et à l'intrépidité apostolique de M. MacManus. A ce témoignage le courageux prêtre peut ajouter les preuves du sympathique concours qui lui a été prêté par la presse catholique dans sa guerre contre le *Royaume de la soupe*. C'est le nom dont une saillie irlandaise a baptisé la "Société des missions anglicanes" et son œuvre.

AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au R. V. JOSEPH T. INMAN, Station D, New-York.

UN REMÈDE POUR LA CONSOMPTION

Un vieux médecin, retiré de sa profession, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un simple remède végétal pour la guérison prompte et permanente de la Consommation, de la Bronchite, du Catarrhe, de l'Asthme et de toutes les maladies de la Gorge et des Poumons, lequel est aussi un remède positif et radical pour la faiblesse des Nerfs et pour tous les maux nerveux, après avoir eu la preuve de ses merveilleuses vertus curatives dans des milliers de cas, croit de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante.

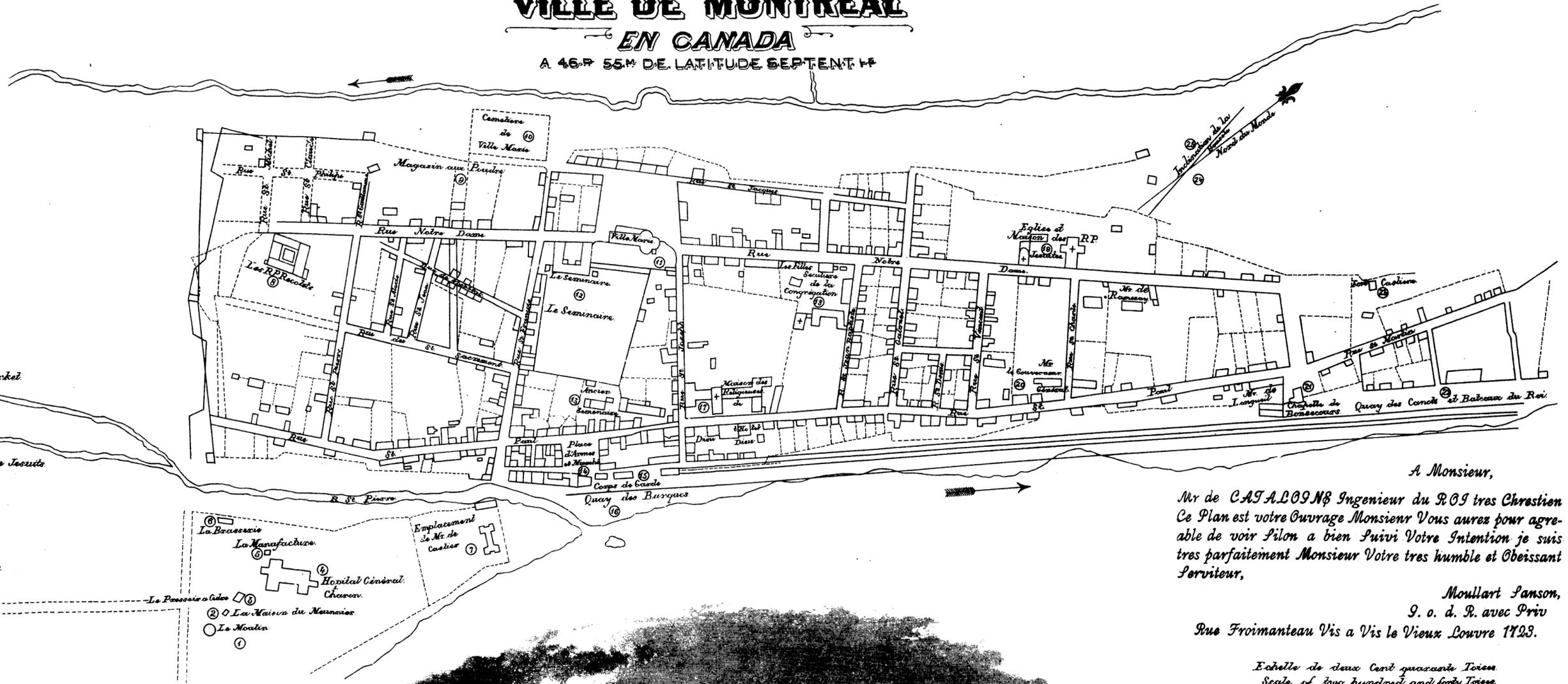
Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'enverrai gratis cette recette à tous ceux qui la désireront, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage du remède, en français, allemand ou anglais. Cette recette sera envoyée par la malle en adressant avec un timbre de poste et nommant ce papier : W. W. SHERAR, 126 Powers' Block, Rochester, New-York.

MONTREAL 1725.

PLAN DE LA VILLE DE MONTREAL EN CANADA

A 46° 55' DE. LATITUDE SEPTENT. P.

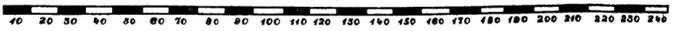
- ① The Mill.
- ② The Miller's House.
- ③ The Cider Press.
- ④ Churon's General Hospital.
- ⑤ The Factory.
- ⑥ The Distillery.
- ⑦ M. de Castler's Lot.
- ⑧ Father's Recollets.
- ⑨ Powder Magazine.
- ⑩ Ville Marie Cemetery.
- ⑪ Cemetery.
- ⑫ The Seminary.
- ⑬ Old Seminary.
- ⑭ Place d'Armes and Market.
- ⑮ Grand House.
- ⑯ Landing Place.
- ⑰ Hotel Dieu Nunnery.
- ⑱ Congregational Nuns.
- ⑲ Church and house of the Jesuits.
- ⑳ The Governor General.
- ㉑ Bonsecours Chapel.
- ㉒ King's Wharf.
- ㉓ Fort Cashier.
- ㉔ True North.
- ㉕ Variation of the Compass.



A Monsieur,
Mr de CATALON Ingénieur du R. O. I. très Chrétien
Ce Plan est votre Ouvrage Monsieur Vous aurez pour agre-
able de voir Filon a bien Suiwi Votre Intention je suis
tres parfaitement Monsieur Votre tres humble et Obeissant
Serviteur,

Moullart Lanson,
I. o. d. R. avec Priv
Rue Froimanteau Vis a Vis le Vieux Louvre 1723.

Echelle de deux Cent quarante Toises
Scale of two hundred and forty Toises.



90

M. de CATALON Ingénieur to his most Christian Majesty. This plan, your work, Sir, you will please see if your intention has been strictly adhered to. I am very truly, Sir, your most humble and obedient servant

Moullart Lanson
I. o. d. R. with Privilege
Froimanteau Street opposite to the old Courne 1723.



A MON AMI T. F.

(SONNET)

Juillet 1877.

Vois, le jour s'est éteint derrière le bocage,
Et la brise du soir gazouille dans les bois.
Allons tous deux, ami, nous asseoir au rivage,
Pour parler à loisir des beaux jours d'autrefois.

Tu te souviens encor de ces jours du jeune âge,
Où des regrets cuisants nous ignorions le poids,
Où la vie était douce, et le ciel sans orage,
Où nous avons aimé pour la première fois.

Hélas! bien vite a fui ce temps de poésie:
Nous nous sommes hâtés d'épuiser l'ambrosie.
De jeter à tous vents les roses—sans pitié.

Un matin, nous avons trouvé la coupe amère...
Mais, quoiqu'il arrivât dans la vie éphémère,
Rien ne brisa jamais notre vieille amitié.

W. CHAPMAN.

UNE
FILLE LAIDE

XII

(Suite)

Dès le lendemain, de bonne heure, M. Charles de Saint-Ebre vint en personne porter à Brébion son acquiescement, qu'il enveloppa de toutes les formules de la gratitude.

«Ma chère garde-malade, dit-il, en baisant la petite main de Paula, vous me rendez bien heureux en me donnant enfin l'occasion de vous rendre en protection paternelle une petite partie des soins dévoués que j'ai reçus de vous.»

Il ne songeait point alors qu'Etienne avait eu la grosse part des soins et des fatigues que sa tutelle amicale allait essayer de solder.

Il était dans la destinée d'Etienne de faire beaucoup et de recevoir peu. Le plus léger effort de Paula, couronné de son rayonnant sourire, soulevait plus de reconnaissance que l'incessant travail d'Etienne perdu dans son humilité de fille laide.

Peu à peu, lentement, la sœur aînée comprenait cette disgrâce; mais combien il lui était plus dur de la lire dans une attention de Maxime envers Paula, que dans un oubli de M. Charles de Saint-Ebre envers elle-même!

Cependant, l'abbé Joumel avait perdu le sommeil. Les jours qui suivirent l'ouverture du testament le trouvèrent plongé dans une méditation si profonde qu'elle touchait à l'absorption ou à l'extase.

Les trois lignes fatales s'étaient implacablement, sans relâche, devant ses yeux, qu'ils fussent ouverts ou clos, avec leur conclusion sans appel «à charge par lui de l'employer en bonnes œuvres.»

Cette clause, dont son cœur de chrétien se fut si fort réjoui en toute autre circonstance, lui causait en ce moment de cruelles agitations.

Des bonnes œuvres!... certes, il s'entendait en bonnes œuvres, et, quand les forces de sa jeunesse lui permettaient l'activité brillante du prosélytisme, on l'avait vu quêtant pour les pauvres, fondant des confréries de secours, organisant des caisses de malades, ouvrant des écoles et des ouvriers avec ses modestes ressources grossies des aumônes abondantes qu'il ne rougissait pas de solliciter.

Il avait aussi, en avançant en âge, rangé sous le nom de «bonnes œuvres» les conseils donnés aux faibles, les consolations prodiguées aux attristés, les mains tendues aux défaillants, les faiblesses protégées, les chutes relevées, toutes les misères morales et physiques secourues avec l'inepuisable charité de son cœur.

Mais dans toutes ces situations, si variées, si délicates, il ne voyait point, en les repassant dans son souvenir, l'équivalent de celle qui le troublait à ce point.

En un mot, prendre sur une fortune considérable dont l'emploi est clairement, légalement défini, une somme suffisante pour former une belle dot et assurer l'avenir de deux orphelines, était-ce faire une bonne œuvre?

Devant cette brûlante question, le pauvre aumônier s'abîmait dans un océan d'incertitudes. La lettre!... oh! certainement, ce n'était pas accomplir la lettre du testament.

Mais l'esprit!... n'était-ce pas, au contraire, en remplir fidèlement l'esprit?

Peut-être un caractère plus fortement trempé que celui de l'abbé Joumel eût-il nettement tranché la question dans le sein de l'affirmative.

Il avait, lui, une nature douce, un peu timide, ennemie des grandes résolutions et tout à fait disposée à se noyer dans une difficulté majeure.

Son cœur affirmait qu'il fallait doter les orphelines avant tout.

Sa conscience déclarait qu'il fallait intégralement laisser la fortune aux pauvres.

Les jeunes filles n'avaient aucun soupçon de cette lutte dont elles étaient la cause et dont elles déploraient les effets sans y rien comprendre.

Paula, distraite par ses fréquentes visites à l'hôtel Saint-Ebre, n'étudiait pas les changements survenus dans les manières du bon vieillard, comme le faisait Etienne attentive autour de lui.

Elle les attribuait aux années, aux projets nouveaux-nés d'une donation inattendue, tandis qu'Etienne, plus inquiète ou plus clairvoyante, s'alarmait de cette taciturnité.

Parfois, elle offrait à l'aumônier de faire avec elle un tour de terrasse, et tâchait de l'intéresser à quelque beau plan charitable.

«Vous relèverez Brébion, vous y créerez un asile pour les vieillards, disait-elle.

—J'ai mieux que cela à faire, ma chère enfant.»

Mais quand elle demandait timidement quelle était cette première œuvre à entreprendre, il mettait un doigt sur ses lèvres et retombait dans ses pensées.

Aubin Vial, quoique pour des causes bien différentes, n'était plus le joyeux Aubin.

La mort de la marquise, en lui enlevant le prétexte si cher de sa présence au château, le rejetait dans l'indécision douloureuse d'une position à se créer.

Quitter Brébion lui semblait impossible; y demeurer?... Pouvait-il y demeurer?

La *Légende de Brébion* semblait éteinte avec son instigatrice. Sa plume, lourde et malade, n'y pouvait plus tracer que de loin en loin quelques passages sans chaleur.

Où donc étaient passés le beau zèle, l'ardeur souriante de ce travail autrefois tant aimé? de ce travail sur lequel s'étaient si souvent penchées Etienne et Paula en demandant de leur voix d'or: «Cela marche-t-il, Aubin?»

Oh! oui, «cela marchait» jadis, quand les ruines étaient l'univers pour Aubin, et pour les orphelines surtout; car, maintenant encore, l'enfant trouvait volontiers le reste du monde pour vivre de noix dans sa cellule, et de rêves purs sur son rocher.

Depuis, tout avait changé. La vie réelle avait pris d'assaut le vieux manoir. Si l'on y vivait encore comme dans les contes de fées, déjà l'on y sentait comme sentent les gens du monde.

Les gens du monde!... les égoïstes, les incapables, les heureux—il les jugeait ainsi—combien Aubin les détestait! N'avaient-ils pas gâté ses ruines bien aimées?

Un jour, Etienne, accompagnée de Thibaut, quittait l'hôtel Saint-Ebre où Paula devait passer le reste du jour.

On l'avait priée de demeurer aussi. Maxime lui-même, si fort silencieux d'ordinaire, avait joint sa voix à celle de lady Margaret.

La pauvre fille, toute surprise, et surtout toute charmée, n'avait résisté qu'en se répétant avec héroïsme:

«Aubin travaille à Salins, Mariette est aux champs. Notre bon abbé est seul, tout seul avec ses préoccupations et ses idées noires; ce serait mal de l'abandonner toute un après-midi; ce serait imprudent et peu filial. Je dois remonter et veiller sur lui.»

Elle était donc partie après avoir expliqué brièvement que l'abbé n'était pas assez bien portant pour se passer de sa présence.

Lady Margaret avait crié à l'exagération, mais Maxime n'avait pas insisté.

Comme elle passait sur le trottoir du Bourg-Dessous où s'ouvre le magasin de librairie le plus en renom de la ville, elle y coula un regard curieux.

C'était en effet là qu'Aubin lui dit, le matin même, avoir trouvé une occupation selon ses goûts.

Peut-être allait-elle l'apercevoir dans ses nouvelles fonctions, dont elle ignorait encore le genre.

Elle ne vit pas Aubin; mais son regard désemparé, qu'elle promena sur les vitrines pour cacher sa déconvenue, y rencontra un livre neuf dont l'aspect la stupéfia.

Un beau livre, d'une claire couleur saumon avec un caoutchouc préservateur enfilé dans la marge, et couronné du petit écriteau traditionnel: «Vient de paraître.»

Sur la couverture saumon, se détachait en lettres rouges, agréablement teintées de noir, ce titre historique et alléchant pour les Francs-Comtois: *Etude historique et pittoresque sur la Franche-Comté*, par Alphonse de Momprin.

«Quelle regrettable coïncidence!» pensa mademoiselle de Béringe en attachant ses yeux avides sur le volume.

Combien elle eût voulu en percer le velin, en parcourir le texte, et se prouver de visu qu'un étranger n'avait pu se rencontrer avec Aubin, si ce n'est pour l'étiquette.

Tout à côté, le même ouvrage était ouvert, comme pour en faire admirer au public le luxe typographique.

Elle se pencha. C'était le texte!... Oh! ne rêvait-elle pas?... Elle lisait à travers la vitre blanche, sur ce livre d'un inconnu, les pensées, les faits, les périodes qu'elle avait lus, là haut dans la cellule de l'enfant-trouvé!

Sans plus réfléchir, emportée par l'angoisse, Etienne entra vivement, bravement, la main tendue vers le livre.

«Qu'est-ce que cela, monsieur?» demanda-t-elle au libraire, assez étonné de cette brusque entrée.

Il la connaissait bien, d'ailleurs, et se dit qu'à Brébion on élevait singulièrement les jeunes filles.

«Cela, mademoiselle?... C'est le nouvel ouvrage de M. Demomprin, notre candidat.

—Vous vous trompez, monsieur, c'est l'*Etude* composée et écrite par Aubin Vial.»

Ce disant, elle tourna trois ou quatre feuillets, imprimant son ongle impatient sur l'entête des chapitres.

Le libraire sourit discrètement.

«Je ne puis qu'affirmer une chose, mademoiselle, c'est que M. Demomprin l'ayant fait éditer à Besançon, l'a déposée à Salins, chez moi, chez mes confrères aussi, et que cette œuvre lui fera certainement honneur et profit.»

Etienne n'avait aucune idée des transactions commerciales en matières de littérature. Sa loyauté se révoltait sans que son esprit pût saisir la source du fait brutal étalé sous ses yeux, au grand soleil de la librairie.

Elle eut le premier mouvement d'impatience qu'elle eût manifesté de sa vie.

«Aubin sait-il cela? Je vais l'avertir... mais, au fait, il est là... veuillez l'appeler, monsieur, et lui montrer l'abus plus qu'étrange qu'on fait de ses nuits de travail.»

Le libraire, pourtant, ne se pressait pas d'obéir: il servait deux ou trois acheteurs que le titre du nouveau livre attirait.

Quand il se retourna vers Etienne toute rouge de dépit, il eut l'inconsciente cruauté de dire:

«Ça se vend bien. Pour notre petite ville, c'est un succès.»

Un succès!... c'était donc un succès volé au pauvre Aubin.

La souffrance véritable que son doux visage reflétait finit par frapper le libraire. Il se reprocha de n'avoir pas compris tout d'abord l'erreur de Mlle de Béringe.

«Mademoiselle, expliqua-t-il, il ne m'appartient pas de faire des suppositions sur le compte de mes clients; mais rien n'empêche de croire que M. Demomprin et M. Vial, tous deux fort honorables et capables de s'entendre, ne soient tombés d'accord sur le fait de cette *Etude* écrite par l'un et signée par l'autre.

—Mais alors, monsieur, ce serait...

—Une vente, mademoiselle.

—Ah!... pauvre Aubin! tu as vendu tes rêves... tu as vendu ton espoir!»

Une voix caressante lui répondit très-bas:

«Etienne, la marquise mourante avait besoin d'argent.»

C'était Aubin qui, du bureau vitré où il écrivait, avait entendu ou deviné les ardentes paroles de la jeune fille.

Elle ne se retourna pas. Elle avait reconnu la voix et compris le motif. Une grosse larme lui vint aux yeux: son doigt s'incrusta sur le nom d'auteur, complaisamment jeté avec une sorte de désinvolture élégante, sur la coquette robe saumon.

«Ah! dit Aubin d'un ton sombre, vous devriez m'aider à l'oublier, au lieu de souligner le marché.»

Elle le regarda, déjà triste de sa peine.

«Pour de l'argent, Aubin!... murmura-t-elle. Aubin! c'était donc bien impérieux?»

Il se pencha pour dissimuler son secret aux acheteurs qui faisaient la procession.

«Vous souvient-il, Etienne, de la prescription du docteur?»

—Ainsi... c'est pour y satisfaire?

—Il fallait prolonger la vie qui s'éteignait.

—Oh! certes!... mais ta gloire, Aubin?

—Elle était ma bienfaitrice. Je n'avais rien autre chose à sacrifier.»

Etienne eut un frisson. La grandeur simple d'Aubin lui produisit la sensation rapide du sublime qui passe.

«Pardonne-moi! dit-elle avec élan: tu vaux mieux que nous, Aubin!»

—Non, l'abbé Joumel avait fait mieux.»

Il la conduisit à l'entrée du bureau, la fit asseoir sur la chaise de paille qu'il venait de quitter, et lui raconta succinctement les petits événements de cette journée déjà lointaine où, s'il avait vendu son manuscrit, l'abbé Joumel avait vendu sa tabatière d'or.

Et, comme elle restait songeuse, toute émue de ce court récit, il voulut dissiper cette tristesse en lui montrant ce qu'il appelait «son établissement.»

«Voyez, dit-il, je suis ici depuis ce matin, une façon de personnage. J'ai résolu, pour un temps au moins, le problème de vivre indépendant, comme il convient à un homme de mon âge, et de vous conserver ma protection dévouée, mon service absolu.

«La Providence a soufflé au digne libraire que vous voyez là, si affairé à vendre mon humble prose... de fonder un journal bi-hebdomadaire. Le journal marche et la candidature de Momprin—ne confondons pas, Etienne, notre auteur s'appelle de Momprin—subventionne pendant quelques mois cette honnête petite feuille qui a nom: *La Vigie Salinoise*.

«Le temps manque au directeur-proprétaire-imprimeur-gérant, pour rédiger la *Vigie*, comme il le faisait jusqu'ici. Il faut soigner la candidature, chanter adroitement les louanges de l'établissement balnéaire, donner de la saveur à la chronique locale et une certaine grâce aux faits divers. On m'a jugé digne de l'entreprise. Félicitez-moi. Je suis quelque chose comme rédacteur en chef aux appointements de soixante francs par mois.»

Il souriait, il semblait heureux. Etienne lui serra la main sans pouvoir parler.

Quand elle sortit du petit bureau, escortée jusqu'au seuil par le directeur de la *Vigie Salinoise*, et son rédacteur en chef, elle regarda sans faiblesse l'*Etude sur la Franche-Comté* de monsieur Alphonse de Momprin.

Le candidat lui-même entra majestueusement, une liasse de journaux à la main. Il s'inclina devant la jeune fille dont l'œil interrogateur semblait le pressentir.

Le triomphe éclatait sur ses traits fades qui gagnaient au succès un relief surprenant.

Ces yeux verdâtres avaient des rayons qui les embellissaient fort, et tout l'ensemble de cet être peu agréable avait pris un certain agrément.

«*La Patrie*, le *Paris-Journal*, le *Gaulois*, la *Liberté*, les voici tous... tous... avec des articles élogieux sur mon livre!» s'écria-t-il en brandissant le paquet de journaux.

Il disait «mon livre» avec une surprenante facilité, même en regardant Aubin.

«Mon cher, il faut reproduire les meilleurs. un aujourd'hui, les autres samedi et mercredi prochains dans la *Vigie Salinoise*. Vous sentez bien que lorsque les journaux parisiens s'en mêlent, les journaux de province doivent don-

ner de la voix. J'ai, du reste, le *Bien public*, la *Côte d'Or*, la *Sentinelles* du Jura, le *Courrier Franco-Comtois* et tous les autres... voyez plutôt. Un concert, messieurs, un concert!»

C'était vrai. D'un doigt mélancolique, Aubin feuilletait les journaux. L'éloge était partout. L'*Etude historique et pittoresque sur la Franche-Comté* avait rencontré dans les rédactions parisiennes et provinciales autant de panégyristes que de lecteurs.

Peut-être y avait-il un peu de complaisance, un peu de vénalité. Ce sont là les secrets du journalisme et de la librairie mêlés.

En effet, cette *Etude* tant chérie du pauvre Aubin n'était pas une œuvre banale.

Cela lui serrait étrangement le cœur de parcourir ces louanges, ces critiques indulgentes qu'il aurait pu recueillir pour son propre compte après les avoir méritées par un long travail.

Etienne se courba sur les journaux et, sans y être invitée, se mit à lire aussi ce qu'elle regardait comme le bien de son ami.

Ce mouvement parut flatter à M. de Momprin, qui esquissa son plus séduisant sourire.

«Suis-je assez heureux, mademoiselle, pour que ces articles vous inspirent quelque désir de lire l'œuvre tout entière?»

—Je la connais, monsieur, répondit nettement Etienne. Voici plusieurs mois déjà que j'en ai félicité M. Aubin Vial.

—Etienne!» dit Aubin mécontent. Le candidat parut désarçonné d'abord; mais se remettant très-vite, en homme qui sait tout entendre:

«En ce cas, mademoiselle, je suis très-fier de m'être rencontré avec vous dans la juste appréciation d'une ébauche littéraire à laquelle il ne manquait plus que la retouche d'un homme du monde pour lui donner toute sa valeur.»

Il salua comme pour clore l'incident et se tournant vers le directeur-proprétaire-imprimeur-gérant de la *Vigie Salinoise*.

«Vite mon article, monsieur, il n'est que temps. Le journal ne peut pas paraître ce soir sans un article spécial sur l'*Etude historique et artistique*, qui doit précéder l'analyse que les journaux parisiens me consacrent.

—Un article spécial, fit le libraire embarrassé, dont le regard chercha son nouveau rédacteur; mais alors, ce ne peut être que M. Vial lui-même...»

—Ce sera moi, sourit vaillamment Aubin. Soyez sans inquiétude, monsieur, l'article ne sera point long à écrire. Vous m'accorderez bien que le sujet m'est connu.»

M. de Momprin, dissimulé dans un journal, ne répondit pas.

«Adieu, Aubin, tu as vraiment du cœur!» murmura mademoiselle de Béringe en se retirant.

XIII

M. Maxime de Saint-Ebre rejoignit deux jours après son nouveau régiment à Poligny. Il ne paraissait avoir aucun motif sérieux pour quitter le 3e dragons et pas beaucoup pour choisir le 9e.

Quoique attaché à son pays par les liens très-forts dont les Jurassiens s'honorent d'ordinaire, il avait jusqu'alors porté très-allégrement des absences de plusieurs années.

On ne l'avait même vu que rarement revenir au logis paternel dont avait hérité son frère aîné.

Le mariage de M. Charles, très-brillant et qui fit grand bruit, semblait avoir déplu au cadet des Saint-Ebre.

Plus il rendait hommage au caractère positif, honnête et bon de lady Margaret, plus il s'étonnait que des amis communs eussent pu mener à bien cette union.

«Tu n'étais plus jeune et tu n'étais pas riche,» dit-il un jour à son frère.

Celui-ci répondit avec bonhomie:

«Je ne le savais que trop. Il paraît qu'on persuade ma chère Margaret que rien n'était distingué comme d'épouser un gentilhomme français, et que la vraie grandeur, quand on était riche soi-même, consistait à faire choix d'un mari aussi pauvre que noble.»

—C'est là un exemple tentant, mais dangereux. Je ne le suivrai pas.

—Oh! toi... tu ne veux pas te marier.

—C'est vrai.»

Depuis cette conversation, qui datait au moins de la naissance du petit Edward, Maxime n'avait fait aucune allusion à ce qu'il appelait, peut-être trop sévèrement, une union disproportionnée.

De loin en loin, il consacrait quelques jours à son frère et reprenait la vie de garnison.

Quoiqu'il parlât peu, le soudain amour dont il semblait ressaisi pour les montagnes lui attirait une grêle de questions et de plaisanteries de la part de sa belle-sœur.

Il se défendit mal ou même ne se défendit pas du tout, sa nature sereine acceptant volontiers une méprise plutôt qu'une discussion, et dédaignant d'expliquer ce que sa conscience jugeait bon.

Fidèle à ses habitudes de mutisme, il fit ses adieux aux deux orphelines sans témoigner plus que de raison le regret de les quitter ni de les revoir bientôt.

Lady Margaret imaginait pourtant que ces adieux serviraient de prétexte au commandant pour laisser entendre à Paula... mais sans doute, le deuil était trop récent chez la jeune fille et la vocation conjugale trop neuve chez le silencieux officier.

Etienne eut peu après le chagrin assez vif de voir Paula se détacher visiblement, quoique par légers degrés, de l'existence morne de Brébion.

Depuis la mort de la marquise, si la compres-

sion n'existait plus, la monotonie restait la même, la pauvreté dominait toujours.

La jolie Paula n'avait pas impunément traversé la petite ville que le désœuvrement des baigneurs remplissait d'une animation joyeuse.

Elle avait entendu sur ses pas de flatteurs murmures et prenait goût à cet encens frelaté dont une nature plus délicate eût bien vite démêlé l'alliage.

Elle respirait à l'aise dans l'aristocratie milieu de la société salinoise.

Ce n'était ni très-gai ni très-brillant, mais c'était la vie, c'était le monde vu par le petit bout de la lorgnette, et sa vanité se réjouissait d'y tenir une place.

Jà-haut, dans les ruines, l'abbé Joumel méditait, Etienne travaillait, Aubin, qui ne remontrait que le soir, se plongeait dans la lecture. On n'entendait que le rouet de Mariette ou le chant rustique de Thibaut.

Paula jugeait que cette mortelle existence devait prendre fin, et, pour y arriver sans secousses trop rudes, elle prenait peu à peu ses habitudes, ses plaisirs et son logis chez lady Margaret.

Etienne s'effraya trop tard de ces tendances. Dans son indulgence presque maternelle, elle avait cru bien faire en livrant sa jeune sœur aux consolations de sa nouvelle amie, réservant pour elle-même les travaux d'intérieur, les préoccupations et les responsabilités.

Quelques jours encore, pensait-elle, et Paula me reviendra toute reconnaissante, heureuse de partager encore avec moi les soins que nous devons au cher vieil abbé.

Combien elle se trompait ! Paula n'avait pas le cœur assez large pour se refuser à une sorte d'ovation intime et journalière que sa sœur ne partageait pas.

Certes, lady Margaret, très-bonne au milieu de son positivisme britannique, eût été charmée d'entraîner Etienne dans un genre de vie plus souriant. Toute sa politique affectueuse avait échoué devant l'ineffable bon sens de cette sérieuse jeune fille.

Sans en prendre de dépit, Mme de Saint-Ebre s'était découragée, déclarant à son mari que sa jolie pupille était décidément mille fois plus sociable et plus attachante que "cette sage et pas belle Etienne", si douce, mais si entêtée !

Etienne devina bien que sa résolution fièvre et dévouée de demeurer à Brébion lui aliénait un peu le cœur de la jeune Anglaise.

Elle en éprouva plus de chagrin qu'elle ne crut devoir en montrer ; car il eût été cruel pour l'aumônier auquel elle consacrait maintenant les filiales attentions de son cœur, de deviner quels regrets en pouvaient naître.

Le vieillard, que la perte de la marquise et surtout sa bizarre donation, avaient affecté profondément, ne vivait guère que par les soins constants de sa "petite élève."

Quand elle descendait à Salins, il était inquiet ; quand elle tardait à remonter, il tremblait de l'avoir perdue.

Il ne soupçonna jamais les sollicitations dont elle avait été l'objet pour accepter l'hospitalité de l'hôtel Saint-Ebre. Il ne les aurait que trop comprises et ses jours déclinants eussent été agités d'une crainte incessante.

L'absence continuelle de Paula ne lui causait, au contraire, qu'une très-légère privation. Cette gâtée de la dix-neuvième année, longtemps comprimée et qui menaçait de devenir exubérante, fatiguait vite son esprit et jusqu'à ses oreilles.

Dans le grand silence des ruines, la voix douce d'Etienne avait un charme sans pareil.

Svelte et gracieuse dans ses habits de deuil, les boucles au vent, la traîne égratignant les ronces, le teint clair redoutant le soleil, Paula, vivante anthèse, semblait blâmer, par sa seule présence, la vie monacale de Brébion.

Quand Etienne promenait à pas lents, soulevant son vieux maître sur la terrasse, simple et bonne, aimant les pierres effondrées, et peut-être aimée des pierres, le cœur de l'abbé se fondait en actions de grâce puisque la petite lui restait.

Dans ses nuits d'insomnie, il avait mûri son grand projet, résolu des questions graves, et fait plus de casuistique en deux mois qu'il n'en fit jadis en de longues années.

Car il se sentait faible, âgé, et ne voulait pas mourir, comme la marquise, sans avoir songé aux chères enfants.

Du reste, il s'était entouré de lumières. On l'avait vu, soutenu par Aubin, faire le voyage de Besançon tout exprès pour consulter un saint évêque, son ancien supérieur, dont les conseils eurent une influence décisive sur sa détermination.

Le bon abbé avait d'ordinaire trop de mansuétude dans la voix et le regard pour être tout à fait imposant. Son entourage fut donc surpris de l'air de dignité répandu sur son visage, dont toute trace d'angoisse morale avait disparu.

Depuis qu'il avait trouvé la route, son esprit planait dans la paix.

Les jeunes filles, qui connaissaient ses incertitudes et ses doutes de conscience, se dirent aussitôt par un muet sourire : Il a trouvé.

Aubin le pensait aussi, et jusqu'à Mariette. Thibaut, lui, se donnait trop rarement la peine de penser, pour prendre jamais celle de rien remarquer.

"Mes enfants, dit l'aumônier sans préambule, j'ai beaucoup réfléchi et beaucoup prié depuis l'ouverture du testament de notre chère dame et bienfaitrice à tous. Des lumières plus hautes que mes faibles connaissances m'ont montré la route, m'ont fait lire, en quelque sorte, entre les lignes de ses dernières volontés. Nous n'avons pas entendu jusqu'à ce jour pour commencer à répandre des largesses en son nom. Mais d'au-

jourd'hui seulement vont dater les véritables bonnes œuvres dont elle m'a laissée la charge.

"Au premier rang de ces bonnes œuvres, il s'est permis de placer votre dot, mes chères filles, ton établissement, Aubin, une petite fortune pour votre vieillesse, Mariette et Thibaut.

— Ah ! bien !... ça, monsieur l'aumônier, c'est chrétiennement parlé !" s'écria la paysanne dans un transport de joie que son mari ne partagea pas de suite, faute de comprendre.

(La suite au prochain numéro.)

MICHEL BIBAUD

(Suite)

Au milieu même de cette guerre, Michel Bibaud prêta son concours à C. B. Pasteur, gentilhomme français, qui fondait le *Spectateur Canadien* en 1813. Il se sépara de lui en 1817 pour éditer l'*Aurore des Canadas* (un volume in-folio et deux in-8vo.), avec cette épigraphe : *Depellunt auroræ lumina noctem*. Le journal était imprimé par F. V. Delorme, qui exerça depuis la typographie à Québec. Un versificateur de cette ville, J. M. Bellen-gier, croyons-nous, disait de l'*Aurore* :

Bibaud, dans ton journal, tu charmes mon loisir :
Toujours, en te lisant, j'éprouve du plaisir,
Heureux qui, comme toi, possède l'art de plaire,
Et comme toi publie un livre hebdomadaire !
Qui chaque samedi fait paraître l'*Aurore*,
Se fait lire une fois, et se fait lire encore ?
Ta feuille offre au lecteur mille sujets divers....

Charles Pasteur, pour être Français, n'était apparemment pas pour cela un homme de lettres. En effet, quand son collaborateur le quitta, sa feuille mérita les épithètes de "girouette" et de "feuille ennuyante" (comme l'on disait alors), son propriétaire n'ayant sur nos affaires aucune opinion arrêtée, comme on le conçoit d'ailleurs d'un Français jeté sur notre plage. On peut voir, en parcourant le tome deuxième de l'*Aurore*, que Pasteur en voulut à son ancien collègue de l'avoir quitté, et qu'il était fort jaloux de la nouvelle feuille, qu'il appelait "le petit livre rouge." C'est à quoi fait allusion le versificateur de Québec :

On peut, lorsqu'on écrit d'un style trivial,
Sans crime désirer d'écrire un peu moins mal.
Il est même permis à qui raisonne et parle
Aussi vulgairement que Laurent ou que Charles (1)
De vouloir être un peu moins lourd et moins pesant :
Malheur à qui peut être à tout indifférent !
Voit-on l'homme à talent réduit à la b-s-ace,
L'imbécille occuper une honorable place,
Rampant l'homme de bien et le lâche régner....
On peut alors, on peut, à bon droit, s'indigner.
Mais être malheureux par le bonheur d'un autre,
Croire du bien d'autrui qu'il amoindrit le nôtre,
C'est là ce que j'appelle être envieux, jaloux :
C'est à cet homme-là que je porte mes coups.

Un autre correspondant de l'*Aurore*, prosateur cette fois, disait à son rédacteur :

L'ami de la justice, après avoir encore parlé de vers, retombe sur la louange de l'éditeur du *Spectateur* ; il le loue d'avoir été le seul qui ait publié un papier français pendant quatre ou cinq ans. Cela n'est pas exactement vrai ; mais quand ce serait la vérité toute pure, il n'y aurait pas tant à s'écrier ; car, lorsqu'il n'y a qu'une espèce de marchandise, il faut bien qu'on la prenne, bonne ou mauvaise. Heureusement, ce temps de disette est passé, et il y a maintenant concurrence ; on peut choisir, et voilà ce qui désole ceux qui n'ont rien de bon, rien de neuf à offrir. Est-ce votre faute, monsieur l'éditeur, si, avant l'accord entre les deux confrères, et après leur rupture, la feuille ennuyante n'a été qu'un plagiat continu, et n'a presque fait que répéter ce qu'avaient dit les autres journaux de la Province ?... Est-ce à vous qu'ils doivent s'en prendre si vous savez écrire et s'ils ne le savent pas ?... si vous avez pour correspondants des personnes instruites et lettrées, et si, de leur côté, on ne voit qu'un Midas et un Gavasse ? Si vous étiez cause du mépris que le public fait de leur misérable feuille, vous le seriez d'une manière innocente et bien indirecte. Mais pourquoi M. B. a-t-il entrepris de publier un journal français, tandis que M. P. en publiait un depuis plusieurs années ?... N'était-ce pas pour s'élever sur ses ruines ?... Ce n'était certainement pas votre faute si M. P. se ruinait, et il vous était bien permis d'entreprendre ce que pouvait vous suggérer votre goût et votre intérêt ; il suffit que vous crâtes trouver votre compte en embrassant la noble profession que vous exercez pour que vous soyez exempt de tout tort envers M. P. Ce monsieur n'était point l'inventeur des journaux et ne pouvait avoir le privilège exclusif d'être journaliste. On ne doit pas être surpris que vous ayez eu quelque succès : on doit réussir dans l'état que vous avez embrassé quand, ayant les talents et les connaissances nécessaires pour l'exercer, on observe les engagements que l'on a contractés, on respecte les mœurs et la religion ; quand on se montre impartial et indépendant, sujet fidèle et bon patriote."

Mais Michel Bibaud était un peu ce qu'on appelle "une bonne nature d'homme," et Charles Pasteur, au contraire, sachant

(1) Laurent Bédard, éditeur du *Canadien*, et Charles Pasteur.

mieux s'ingénier. Il y a, dit madame Emile de Girardin (Delphine Gay), dans son charmant *Courrier de Paris*, les hommes chats et les hommes chiens, les rusés et les bons, les Orestes et les Pylades.... Charles Pasteur s'imposa à la naïve prud'homme de son ancien collègue en lui achetant le titre de l'*Aurore* pour la somme de £300, dont il ne lui solda jamais un sou.

Pour ne pas parler du *Courrier de Montréal* (1819), Michel Bibaud rédigea pour Gabriel Franchère, en 1820, le *Voyage à la côte du Nord-Ouest*, qui a eu l'honneur de la traduction aux États-Unis en 1854. M. Chauveau a dit que Washington Irving parle du *Voyage* avec éloge dans *Astoria*. M. Huntington, le traducteur, écrit du moins :

"Certainly, Mr. Irving himself, who has drawn frequently on Mr. Franchère's narrative, could not, from his well known taste in such matters, be insensible to the Defoe-like simplicity thereof, nor to the picturesque descriptions, worthy of a professional pen, with which it is sprinkled."

Quoique abondante, dit le littérateur français, Henri-Emile Chevalier, les peintures sont toutes marquées au coin de la diversité ; quoique fréquentes, les scènes de terre et de mer brillent toujours et par le pittoresque du fait lui-même, et par la gracieuse simplicité de l'expression. Bref, le *Voyage* de M. Franchère est un livre qui se recommande autant par l'utilité qui en constitue le fond, que par les agréments qui en parent la forme.

Mais Gabriel Franchère n'avait reçu qu'une éducation de comptoir, et, dans sa biographie même, M. Jos. Tassé a écrit :

Celui-ci a trouvé dans la personne de M. Bibaud, père, l'un des premiers promoteurs de la littérature canadienne, un écrivain sympathique qui a rédigé avec soin les notes sur ses aventures expéditions. Ce récit de voyages forme un volume de plusieurs cents pages dont l'édition française est complètement épuisée. Si nous comptons plus de ces relations de voyages écrites sans étalage scientifique, mais avec un charme et un naturel qui plaisent, ce serait autant de reflets de gloire de plus pour le nom canadien.

Gérin-Lajoie, dans le *Catalogue raisonné de la Bibliothèque du Parlement*, et Henry Morgan restituent aussi à Bibaud le *Voyage*, et H. E. Chevalier lui-même lui en concède le mérite dans la notice nécrologique qu'il lui a consacrée. La traduction de ce livre, auquel le sénateur Benton a attaché une si haute importance dans les débats avec l'Angleterre, en 1846, a été faite sur le dernier exemplaire qui restait à Bibaud, et que Franchère obtint de lui quand il vint à Montréal, où il reçut un si flatteur accueil.

Charles Pasteur avait quitté le Canada : il mourut à la Nouvelle-Orléans, en 1830. Feu Léon Gosselin avait rédigé le *Spectateur* ; mais, vers 1826, cette feuille retombait dans les mains du survivant de ses fondateurs. Sa politique en redevint modérée, de violente qu'elle avait été, sous son dernier rédacteur. Bibaud s'en applaudit en prose rimée dans l'*Etreneue* du 1er janvier 1829 :

Du moins notre Spectatrice
Tenant un juste milieu
Est, pour lui rendre justice,
Exempte du double vice
Du trop et du trop peu.

Evitant de faire schisme
Dans la population,
L'aventure patriotisme
S'y convertit en civisme
Eclairé par la raison.

Puisse son humeur égale,
Son esprit indépendant,
Sa diction libérale
Et sa marche impartiale
Plaire à tous également.

Cela ne plaisait pas toujours au célèbre Jocelyn Waller, le rédacteur de la feuille homonyme, *The Canadian Spectator*, qui n'approuvait qu'à moitié l'attitude calme de la feuille française. Il écrivait au sujet d'une correspondance du *Spectateur* : "The editor of the *Spectateur Canadien* is not only a learned and able man, but a good natured and complaisant man also ; otherwise he would not have admitted the writer : C. D. E. is an employé." Pour Waller, un bureaucrate n'était pas en droit d'écrire dans le *Spectateur* !

Le confrère de Jocelyn Waller n'a pas moins été rangé parmi les écrivains patriotes ; il avait parlé avec force contre le projet de l'Union dans ses journaux et dans ses vers, et, au banquet constitutionnel du 7 octobre 1822, où parlèrent Papi-neau, Viger, Debartzch, Bourdages, Cuvil-

lier, Quesnel et Labrie (1), il avait mérité un toast particulier. On remarqua qu'il se contenta de remercier, sans discourir. Cela ne doit guère surprendre quand, en France, des députés même sont réduits à lire leurs discours. Bibaud était un homme de cabinet.

F. M. U. MAXIMILIEN BIBAUD.

(La suite au prochain numéro.)

(1) Bibaud juge chacun d'eux dans la chanson : "Les ratureur Canadiens."

VIVRE POUR MANGER

Le *Figaro* publie chaque jour, depuis quelque temps, un article spécial consacré à la question, si grave pour tout Français, de l'alimentation. Dans un des derniers numéros, l'auteur de ces articles traite de cette façon originale le vieux dicton : "Il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger."

Ne serait-il pas grand temps, dit-il, d'envoyer rejoindre la vieille ferraille pour être refondu et considérablement modifié, le : *Il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger*, phrase à l'air rechigné, que des esprits chagrins étalent avec une ostentation quakerienne et qui, mal interprétée, induit en erreur bon nombre de gens simples et crédules ?

Ah ! oui, il faut manger pour vivre, de même que pour faire un article de journal, il faut écrire des phrases ; mais pour faire un bon article, il faut savoir écrire des phrases, tout comme pour bien vivre il faut savoir manger.

Je m'explique.

Dieu protecteur des gourmands, inspire-moi ! L'animal vivant en liberté, choisissant lui-même sa nourriture, n'a, pour bien manger, qu'à se laisser guider par son instinct qui ne le trompe jamais.

L'homme, privé de ce merveilleux instinct, choisit ses aliments avec sa raison, raison vacillante, sujette à l'erreur, et qui peut lui faire commettre des méprises préjudiciables à sa santé. Il ne suffit donc pas, pour se bien porter, pour vivre, dans toute l'acceptation du mot, que l'homme mange : il faut surtout qu'il mange bien. Et qu'est-ce que l'art de bien manger ? C'est la gourmandise.

La gourmandise ! Ah ! si j'avais le talent nécessaire pour relever cet art dans lequel l'homme du monde trouve santé et jouissances exemptes d'amertume ; si je pouvais donner à mes articles de nombreux lecteurs, multiplier les disciples autour de moi, comme j'aurais bien mérité de la patrie ! L'homme qui mange bien n'est-il pas toujours un homme de mœurs douces, aimable, généreux, préférant le fumet d'un bon plat à l'odeur de la poudre, les douces émotions d'un bon repas d'amis aux jouissances fiévreuses des luttes politiques ? Ce n'est pas lui qui troublera le pays.

Et que disent les grands maîtres ?

La découverte d'un plat fait plus pour le bonheur de l'humanité que la découverte d'une étoile. (BRILLAT-SAVARIN.)

Les aliments maniés d'une certaine façon peuvent devenir des agents utiles de guérison. (DR. FONSAGRIVES.)

Ainsi le repos du pays, le bonheur de l'humanité, la philosophie humoristique, la science officielle sont de mon avis.

Enterrons donc la vieille ennemie du genre humain, et pour son supplice éternel mettons-lui cette épithète :

"Apprenons à bien manger, pour apprendre à bien vivre."

RECETTES UTILES

EAU-DE-VIE CAMPRÉE. — Prendre quinze grammes de camphre bien pur et le laisser dissoudre dans cinq cents grammes d'alcool à 60 degrés, puis filtrer la solution et conserver en flacons bouchés.

BAUME DE FIORAVENTI.—Si on ne peut se procurer du baume de Fioraventi, on peut le préparer soi-même suivant la formule qui nous a été communiquée comme plus simple que celle du Codex.

Prendre chez l'herboriste et le droguiste en demi-gros :

Térébenthine	50 gr.
Résine élémi	10
Résine tacamahaca .. .	10
Succin ou ambre jaune ..	10
Gomme-résine galbanum ..	10
Styrax liquide	10
Myrrhe	10
Aloès	3
Baies de laurier	12
Galanga	5
Gingembre	5
Zénoaire	5
Cannelle	5
Muscade	5
Girofle	5
Feuilles de dictame de Crète ..	3
Alcool à 31 degrés	300

Les résines doivent être pulvérisées et tamisées très-finement comme les feuilles et les baies de nature végétale.

Le baume de Fioraventi s'emploie pour frictions stimulantes contre les douleurs rhumatismales et névralgiques et entre dans la composition d'un grand nombre de compositions pharmaceutiques.



LE PETIT CHAPERON ROUGE
(Pour l'explication de ce tableau, voir notre feuille du 25 novembre 1875)

FAITS DIVERS

—Les citoyens de Boston paient par tête une taxe annuelle de plus de \$27.

—On a récolté mille livres de tabac d'un demi-arpent de terre, dans le comté de Lavassée, Texas.

—Un jeune homme de l'état du Michigan, dans une querelle à propos de propriété, tua sa mère et sa sœur; il mit ensuite le feu à la maison et à la grange.

—Les dernières nouvelles de Terre-neuve annoncent qu'il règne une grande détresse parmi les pêcheurs de la rive-ouest de cette colonie, la pêche au hareng et à la morue ayant presque tout à fait manqué.

—Une des familles israélites des plus considérées de Francfort, dont le chef est M. Jacob Gerson, consul général de Saxe, a demandé son admission au sein de l'Eglise catholique. La fille aînée de M. Gerson a déjà fait son abjuration.

—L'armée allemande a compté, dans le seul mois d'août, sur cent trente-huit décès, vingt-cinq suicides. Le nombre des suicides augmente chaque mois.

—Pareils faits se passent de commentaires; autrement dit: il sont le résultat de la guerre faite à l'Eglise.

—Le pont du Saint-Maurice, qu'a fait construire le gouvernement local pour le chemin de fer du Nord, vient d'être mis à l'épreuve. On y a fait passer quatre lourdes locomotives. C'est une construction splendide ayant près d'un mille de longueur et qui paraît d'une solidité à toute épreuve.

LE PREMIER GELÉ.—Une dépêche de Richmond (Indiana) annonce que le premier homme de cette saison qui a été gelé était un quaker, M. Edward Clark. Il a été trouvé mort de froid à quelques pas de sa maison. C'était un homme d'une haute respectabilité, et l'on suppose qu'il était un peu gris quand il s'est laissé saisir par les mains glacées de la mort.

—On dit que Bartley, l'assassin présumé du sergent Doré, préfère avoir son procès à St. Joseph de la Beauce plutôt qu'à Québec. Il a été conduit à cet endroit par deux hommes de la police de Québec.

—Les officiers en loi de la Couronne considèrent le projet d'ouvrir des assises spéciales de la Cour Criminelle à la fin de janvier, pour faire le procès de plusieurs individus accusés d'avoir participé aux troubles de la Beauce.

LA GARE DU Q. M. O. ET O.—Les fondations de la gare du chemin de fer Québec, Montréal, Ottawa et Occidental ont été posées par MM. Laberge et fils, au coin de la rue Ste. Catherine et du chemin Papineau. L'entrepôt de fret sera construit le premier. Ce sera un bâtiment qui aura un front de 400 pieds sur la rue Ste. Catherine et une profondeur de 113 pieds sur le chemin Papineau. Les murs en briques auront une épaisseur de 16 pouces, des pilastres seront élevés à tous les douze pieds pour soutenir la charpente élégante du toit. MM. Laberge et fils ont le contrat pour les deux bâtiments de M. Thomas McGreevy. Le coût total de la gare et de l'entrepôt sera d'environ \$60,000 à \$70,000.

UTILITÉ DES HIRONDELLES.—Les hirondelles sont les meilleures amies de l'humanité. Les insectes se produisent avec une fécondité et une célérité effrayantes. Dans un été, ils n'ont pas moins de neuf générations. Un seul spécimen ou une espèce peut produire (on l'a calculé) 550,243,889,000 insectes dans une seule année. Une hirondelle peut avaler et détruire 900 insectes par jour. On comprend alors le service immense rendu par cet oiseau voyageur à l'humanité, qui, sans lui, serait dévoré par les insectes.

—A Sheffield, en Angleterre, un cordonnier, désireux de "corriger sa femme," n'a trouvé rien de mieux que de lui enlever ses vêtements et de chercher à l'enfourner toute nue, le four étant chauffé pour la cuisson. Il ne put y réussir, et alors il imagina de la tenir le plus près possible du feu, et de la retourner lentement comme si elle était à la broche. Les cris de la pauvre créature, qui rôtiissait lentement, amenèrent un agent de police, qui arrêta l'ingénieur tourmenteur. Ce dernier a comparu devant les magistrats—juges de paix, propriétaires non rétribués—et ces messieurs se sont contentés de lui demander sa propre caution "garantissant sa bonne conduite et son abstention de toute violence" pendant six mois. Les motifs de ce jugement étrange ne sont pas publiés; ils ont dû être bien forts pour justifier cette indulgence extrême dans un pays où tant d'ignobles rustres se croient toute brutalité permise, quand il s'agit de maltraiter leurs propres femmes.

CRIME INCROYABLE.—C'est le cas de dire que, si la criminelle aventure rapportée ci-dessous était éclose dans le cerveau de quelque Du Boisgobey, les lecteurs hausseraient les épaules et condamneraient le roman par trop invraisemblable. Nous traduisons littéralement la dépêche suivante de Westport (Connecticut):

"Dans l'après-midi du vendredi 30 novembre, miss Fannie Burt, âgée de 17 ans, fille de M. Charles Burt, étant à la maison seule avec un baby, enfant de sa sœur, une voiture s'est arrêtée devant la maison; deux hommes étrangers en sont descendus, et sonnant à la porte ils ont demandé un verre d'eau. Pendant que miss Fannie allait chercher de l'eau, les hommes sont entrés dans l'appartement. A son retour, un des hommes l'a saisie par derrière et maintenue, pendant que l'autre lui mettait de force dans la bouche un mouchoir imbibé de chloroforme. Dès qu'elle a perdu connaissance, tous ses vête-

ments lui ont été retirés et remplacés par un pantalon, un paletot, un chapeau et des souliers appartenant à son père. Ainsi déguisée, les étrangers l'ont portée dans la voiture et sont partis avec elle.

"Quand elle a repris ses sens, il faisait nuit, et elle s'est trouvée dans un appartement qu'elle n'avait jamais vu, pauvrement meublé et mal éclairé. Elle a été retenue prisonnière quatre jours dans cet appartement, ne recevant qu'une nourriture grossière et insuffisante, et soumise fréquemment aux derniers outrages, avant la perpétration de chacun desquels on la mettait sous l'influence du chloroforme. Le mardi 4 décembre, miss Burt s'est trouvée seule. Elle a forcé la porte de sa prison et elle s'est sauvée.

"Après une marche de quatre jours et quatre nuits, période pendant laquelle elle n'a ni mangé, ni bu, ni dormi, elle est arrivée à Westport dans la soirée de samedi dernier, ayant franchi un espace d'au moins 75 milles. Quand elle est entrée dans la maison dont elle avait été enlevée huit jours auparavant, ses parents n'ont pas reconnu leur fille disparue dans cet être exténué et couvert de haillons. C'est seulement par le son de la voix qu'elle s'est fait reconnaître.

"Le docteur George Bouton, mandé immédiatement pour donner ses soins à l'infortunée jeune fille, n'a qu'un bien faible espoir de guérison.

"L'indignation est extrême parmi les voisins et les connaissances de la famille Burt. Miss Fannie pense qu'elle pourrait retrouver le chemin qu'elle a suivi depuis sa prison jusqu'à la gare de New Britain; elle pense aussi qu'elle reconnaîtrait les deux criminels si elle les voyait. Malgré sa faiblesse, il a été décidé qu'elle ira dès demain, en chemin de fer, à New Britain, accompagnée d'autorités de la ville, pour les aider à découvrir la piste des auteurs de ce forfait."

LES IRLANDAIS ET MACMAHON.—Il s'est formé dernièrement à New-York, sous la présidence de M. John O'Haran, une association ayant pour objet d'offrir au maréchal MacMahon, au nom des Irlandais de cette ville, un témoignage de sympathie et d'admiration pour son attachement à la cause de l'Eglise romaine, et pour la lutte courageuse qu'il soutient en présence de l'épave à laquelle la mort prochaine du Saint-Père va soumettre le catholicisme. Une délégation de l'association portera au président de la République française une adresse félicitant le maréchal de rester fidèle au vieux sang irlandais qui coule dans ses veines. L'adresse sera accompagnée du produit d'une souscription, ouverte en ce moment, afin que le maréchal fasse élever à Paris une église sous l'invocation de Saint-Patrick, qui était, on s'en souvient, d'origine française.

L'adresse est prête et les listes de souscription se couvrent rapidement de signatures. On pense que la délégation pourra partir de New-York vers le milieu de janvier prochain.

VOLEURS AUDACEUX.—L'audace de certains voleurs n'a point de bornes. Imaginez-vous: l'autre soir, un homme, âgé de trente à trente-cinq ans, se présente dans un grand magasin, rue Saint-Honoré, 185, à Paris, et demande "à emporter la robe choisie par Mlle Lavergne."

—Adressez-vous au premier, lui répond-on. Il monte, et, se trouvant vis-à-vis d'une jeune employée, recommande sa phrase. L'employée, n'ayant point connaissance du nom de Mlle Lavergne, consulte le livre des commandes, et, pour mieux le parcourir, s'approche d'un bec de gaz; mais, tout en le feuilletant, elle lève les yeux et voit l'intrus qui glisse sous son mac-farlane une pièce de soie d'une valeur de neuf cents francs.

—Ah! s'écrie-t-elle, vous êtes un voleur! Elle sort, ferme la porte, appelle au secours, descend et fait venir des employés. On arrête notre individu qu'on traîne au plus prochain commissariat de police. Là, il répond en balbutiant qu'il se nomme Jean Gérard, et demeure rue Violet, 46. Il essaie bien de nier, mais une perquisition faite immédiatement chez lui, livre aux mains de la police quantité d'étoffes dont il ne peut expliquer la provenance, et de reconnaissances du Mont-de-Piété. Il va sans dire que Gérard a été envoyé au Dépôt.

DÉSPOIR D'UNE MÈRE.—Le Times de Chicago a reçu la dépêche suivante de Sparta (Wisconsin):

"Un horrible événement vient d'arriver à Wilton. Dans une maison du faubourg de ce village, vivait avec ses trois enfants en bas âge la dame William Van Vorhees, qui était sur le point de devenir mère une quatrième fois. Son mari, après avoir mené avec elle une existence misérable, l'avait abandonnée. Depuis son abandon, elle parlait fréquemment de suicide, et la vigilance des voisins l'a empêchée plusieurs fois de terminer ses misères par le poison.

"Vers neuf heures du soir, jeudi, on a vu jaillir des flammes de la maison de la femme délaissée. Des passants ont enfoncé les portes, et, parvenus dans la chambre à coucher de la famille, ils ont eu sous les yeux le plus navrant des spectacles. Les corps inanimés et presque nus de la mère et des deux plus petits enfants étaient étendus côte à côte sur le lit, la mère au milieu. Tous avaient les cheveux, le cuir chevelu et les bras partiellement brûlés, et des débris incandescentes tombaient sans cesse sur eux du plafond flambant. Le corps du fils aîné, qui avait dix ans, gisait entièrement calciné derrière la porte.

"Il y a lieu de croire que la dame Vorhees avait empoisonné ses enfants et elle-même avant d'allumer l'incendie, et que tous quatre étaient déjà morts quand ils ont subi les premières atteintes des flammes."

MORT D'UN CANADIEN.—On mande de East

Saginaw, Michigan, en date du 6 courant:—Jedi dernier un Canadien du nom de Joseph Gravel, qui avait travaillé à la construction d'un hôtel à Cairo, frappa à la porte de la résidence d'un cultivateur nommé James McPherson et demanda la permission de passer la nuit chez lui. Cette permission lui fut accordée et on lui prépara un lit dans le grenier. Ses habits étaient mouillés, et rendu au grenier il les remit à McPherson, qui les plaça sur une chaise près du feu. Pendant la nuit McPherson entendit du bruit et sauta hors de son lit il vit Gravel qui essayait de descendre par un trou pratiqué dans le plancher. Gravel dit qu'il désirait sortir et McPherson lui remit ses habits. Une fois habillé, McPherson ouvrit la porte pour le laisser sortir, et comme Gravel mettait le pied sur le seuil, il se retourna tout à coup et, tirant un revolver de sa poche, fit feu sur McPherson, lui infligeant une blessure grave à la tête, et ensuite il prit la fuite. Dimanche dernier, Gravel a été trouvé dans une espèce de hutte, à trois milles environ de la demeure de McPherson, ayant les deux jambes gelées et une balle logée dans la tête, près de l'oreille. Quand on l'a trouvé, il n'était pas mort et parlait assez facilement. Il dit qu'il avait tiré sur McPherson parce qu'il avait entendu ce dernier dire à sa femme pendant la nuit qu'il allait l'assassiner. Gravel a succombé à sa blessure qu'il a dû s'infliger lui-même; il est évident qu'il était atteint d'aliénation mentale lorsqu'il a essayé de tuer McPherson. Gravel était de Montréal, et sa femme et ses enfants résident près de cette dernière ville. Lorsqu'on l'a trouvé dans la hutte, il avait \$115 en billets de banque, un chèque de \$15 et une montre en sa possession.

DÉTRESSE D'UNE MÈRE.—On lit dans le Courier des Etats-Unis:

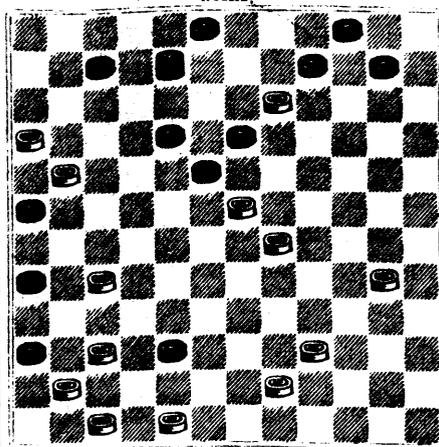
"Catherine Wilde était une couturière habile et pleine de bonne volonté, mais malgré toutes ses démarches et toutes ses sollicitations, elle ne trouvait pas d'ouvrage. Son mari, aussi sans occupation, est allé dans le Nouveau-Brunswick, avec l'espoir qu'il lui serait plus facile de travailler de son état de charpentier. Il est probable qu'il n'a pas réussi, car il n'a pas donné de ses nouvelles.

"Avant hier, Mme Wilde a employé les quelques cents qui lui restaient à acheter du poison. Rentrée dans sa misérable chambre, no 9 White's Alley, elle a pris sur ses genoux sa fille unique, Caroline, âgée de 9 ans, et elle lui a adressé quelques paroles, entrecoupées de baisers passionnés, auxquelles l'enfant n'a pas compris grand'chose, sinon que sa mère avait beaucoup de chagrin et qu'elle avait pris quelque grave résolution. L'existence des pauvres gens n'était qu'un long martyre. L'espoir même leur était interdit. Après une dernière étreinte affectueuse, la mère désolée a mis le goulot de la fiole dans la bouche de Caroline, en l'engageant à boire. L'enfant, sous l'empire d'une émotion extraordinaire dont elle ne se rendait compte que vaguement, a feint d'obéir, mais elle a craché, sans que sa mère s'en aperçut, la plus grande portion du liquide versé dans sa bouche. Mme Wilde a ensuite bu d'un trait le contenu d'une seconde fiole, s'est étendue sur le lit et a dit à Caroline: "Mon enfant, viens dormir avec ta mère." La petite fille s'est couchée auprès de sa mère, qui l'a enveloppée de ses bras. La pauvre femme respirait péniblement, et au bout d'un moment ses mains sont devenues glacées. Alors seulement Caroline a compris toute la vérité. Sautant à bas du lit, elle a appelé au secours en sanglotant. Des voisins sont arrivés. La mère était morte. Des émétiques ont été administrés à l'enfant, qui manifestait des symptômes évidents d'empoisonnement, et aux derniers avis on la croyait hors de danger."

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME No. 104

Par M. ALEX. LACAILLE, Sainte-Cunégonde, Montréal.



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent
Solution du Problème No. 102

Les Blancs jouent de	Les Noirs jouent de
43 37	18 29
50* 39	67* 35
51 45	35* 32
31 25	38 64
25 3*	34 45

Solutions justes du Problème No. 102

North Brookfield, Mass.—D. Pauzé.

Montréal.—Chs. Arnoldi.

Holyoke, Mass.—John Gadbois.

Autre Solution du Problème No. 101

Montréal.—P. A. Sicard.

LES ÉCHECS

Adresser les communications concernant les Échecs à M. O. Trempe, No. 512, rue St. Bonaventure, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS

Solutions justes des problèmes Nos. 76 et 77: MM. M. Lafrenière, P. O. Giroux, M. Toupin, Montréal; N. P. Sorel; L. O. P. Sherbrooke; Z. Delaunais et H. M. Québec; A. C. Saint-Jean.

Solutions justes du problème No. 78: MM. Z. Delaunais et H. M., Québec; J. L. P., M. Toupin, P. O. Giroux, M. Lafrenière, Montréal; A. C. Saint-Jean; N. P. Sorel; L. O. P. Sherbrooke.

M. Z. Delaunais, Québec.—Vous nous ferez toujours plaisir en nous transmettant vos bons avis.

L. O. P., Sherbrooke.—Nous vous remercions et acceptons votre offre.

M. J. W. Shaw, Montréal.—Nous vous sommes très-reconnaissants pour vos envois. Elles sont toujours de si bon goût. Votre dernière est reçue. Merci.

GAMBIT: de l'italien Gambetto, croc-en-jambe. Il y a le gambit du Roi et le gambit de la Dame. Si le joueur qui a le trait joue le Pion du Roi deux pas, et que l'adversaire en fasse autant, le premier joueur donne le Pion du Fou du Roi à prendre au Pion du Roi adverse pour rien: il y a Gambit du Roi. Pour le Gambit de la Dame, il faut jouer, au premier coup, le Pion de la Dame deux pas, ensuite livrer le Pion du Fou de la Dame.

PRINCIPES ET MAXIMES SUR LES ÉCHECS

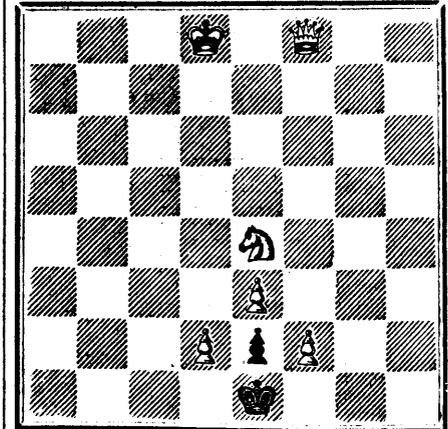
VIII

Commencez bien, si vous voulez bien finir. Apprenez à commencer, disait toujours Labourdonnais à quiconque lui demandait conseil. Les premiers coups mal joués entraînent logiquement la perte de la partie. Presque tout le monde sait que Pion à 4e Roi est une bonne manière de débiter; mais, si l'adversaire en fait autant, il faut savoir quel est le meilleur second coup; et, si l'on répond autrement à notre premier coup, il faut que nos études préalables nous aient appris le coup juste de réplique, et ainsi de suite.

(Stratégie raisonnée.)

PROBLÈME No. 81.

Composé par M. T. P. BULL, éditeur d'Echecs du Droit Free Press. Noirs.



Blancs.

Les blancs jouent, font échec et mat en 3 coups.

SOLUTION DES PROBLÈMES NOS. 76 ET 77.

PREMIÈRE POSITION.

Blancs.	Noirs.
1 T 6e F R	1 R 3e ou 5e T
2 C 3e C	2 R 4e C
3 C pr. P	3 R pr. C
4 T 5e F R, échec et mat.	

DEUXIÈME POSITION

1 T 1er T R	1 R 3e ou 5e T
2 C 3e C	2 R 4e C
3 T 1er C D	3 R pr. C (A)
4 C 1er F D, échec déc. et mat.	

(A) 3 R 3e ou 5e T

4 C pr. P, échec et mat.

PROBLÈME No. 82.

Blancs.	Noirs.
1 R 3e D	1 R 3e D
2 D 8e C R	2 D 2e T R
3 T 7e C R	3 T 2e F R
4 F 2e D	4 T 2e C D
5 C 6e T D	5 F 3e F R
6 Pions 3e C R, 4e R, 4e D et 5e C D	6 C 5e C R
	7 Pions 2e T D, 3e C D et 4e T R

Les blancs jouent, font échec et mat en 4 coups.

SOLUTION DU PROBLÈME No. 78.

Blancs.	Noirs.
1 R 6e R	1 R 1er C
2 R 6e F, échec déc. et mat.	

NAISSANCE

En cette ville, le 7 décembre courant, au No. 147, rue Saint-André, Madame A. B. Longpré, un fils.

DÉCÈS

A Saint-Polybarpe, le 25 novembre dernier, à l'âge de 36 ans, dame Marie-Adélaïde Langevin, épouse de F. O. Ranger, notaire, à la suite d'un nouveau-né du 20 de novembre aussi dernier. Elle laisse pour déplorable sa perte un époux inconsolable et sept enfants, dont six garçons, un grand nombre de parents et d'amis qui n'oublieront jamais sa mémoire et ses vertus.

La Santé aux Faibles!

PHOSFOZONE!

Le grand remède pour l'Indigestion, la faiblesse des membres, la torpeur du foie.

L'histoire de cette préparation offre une suite non-interrompue de succès, et nul remède n'a jamais été recommandé au public d'aucun pays par un aussi grand nombre de médecins, qui l'ont adopté dans leur pratique, que celui-ci. En vente par tous les pharmaciens, et préparé au laboratoire des propriétaires, Nos. 41 et 42, rue Saint-Jean-Baptiste, Montréal.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 14 décembre 1877.

Table of market prices for various goods including flour (FARINE), grains (GRAINS), vegetables (LÉGUMES), dairy (LAITERIE), poultry (VOLAILLES), game (GIBIERS), meats (VIANDES), and miscellaneous (DIVERS).

Marché aux Bestiaux

Table of prices for livestock including beef (Bœuf), veal (Veaux), mutton (Moutons), and other animals like sheep (Agneaux) and hares (Lapins).

Remède Spécifique du Dr. Wm. GRAY.

Advertisement for Dr. Gray's medicine, featuring portraits of the doctor and a patient, and text describing its effectiveness for various ailments.

Le Dr. THAYER Oculiste & Auriste



Biographical information about Dr. Thayer, including his education at McGill University and his experience in London.

39 Beaver Hall Terrace.

Description of Dr. Thayer's medical services for eye and ear conditions.

MÉDAILLE EXPOSITION - PARIS 1876

Pâte Codéine Zed

Advertisement for Zed's medicine, highlighting its use for coughs, chest issues, and other respiratory ailments.

Additional information about Zed's medicine, including where to purchase it and its price.

Price of \$100 for a copy of the medicine, with details on how to obtain it.

LES OVULES SUÉDOIS Seul remède efficace et agréable.

Advertisement for Swedish Ovals, a medicine for urinary ailments, with contact information for A. Delau.

Advertisement for immigration services, mentioning the Province of Québec and the Department of Immigration.

Advertisement for Abel Pilon & Cie., located at 33, Rue de Fleurus, Paris.

Advertisement for Credit Littéraire & Musical, offering music and books.

Advertisement for M. E. Dansereau, an agent for MM. Abel Pilon & Cie., providing information on book acquisitions.

AVIS AUX CULTIVATEURS.

Advertisement for A. Beauchemin & Cie., manufacturers of flour mills.

Advertisement for A. Beauchemin & Cie. featuring an illustration of a windmill and text describing their products.



Advertisement for Moulin à Vent Automatique d'Hallady, a windmill used for agricultural purposes.

Advertisement for Charles Garth & Cie., Dominion Metal Works, located at 536 & 542, Rue Craig.

Advertisement for Anti-Goutteux Boubee, a medicinal syrup for gout and rheumatism.

Advertisement for La Poudre Allemande, a product for various ailments, with the slogan 'THE COOK'S FRIEND'.

Advertisement for the Collège Militaire de Kingston, including details about admissions and examinations.

Advertisement for Manufacture de Vinaigre de Montréal, No. 41, Rue Bonsecours.

Advertisement for Dr. J. Emery Coderre's Sirop Expectoquant, featuring an illustration of a bottle.

Advertisement for Photo-Electrotypie, a printing service offered by La Cie. Burland-Desbarats.

Advertisement for Dessins à l'Encre et à la Plume, a service for creating engravings and photographs.

Advertisement for Botanique, a course in botany and floriculture offered by La Cie. Burland-Desbarats.

Advertisement for Joli Magasin de Modes, a fashion store with various goods.

Advertisement for A. Gelinas, an attorney.

Advertisement for EM. Terquem, a commissionaire in merchandise.

Advertisement for Canadian Mechanics' Magazine, featuring technical and scientific content.

Advertisement for 'Illustrated Family Friend', a monthly magazine.

Advertisement for The Canadian Mechanics' Magazine, jointly published with the Family Friend.

Advertisement for Avis, a notice or announcement.

Advertisement for Jour de Noël, a Christmas special or event.